

DE BAYONNE A SAINT-SÉBASTIEN

L'hiver nous a ramenés à Paris, ma bonne sœur, ma chère Pauline, sans que j'aie pu t'envoyer le récit du petit voyage que je fis l'an dernier à pareille époque, après avoir quitté ton féodal château du Médoc. Tu tiens à cette relation, tu penses y trouver du plaisir ; je devrais ne point effleurer cette illusion et garder le silence, mais tu insistes, j'obéis ; me voici donc l'arme au bras, c'est-à-dire la plume à la main !

Je brûle Bordeaux, les Landes... ô mon Dieu ! que l'on ne me prenne pas pour une incendiaire, malgré le feu avec lequel je serais tentée de parler de ma ville natale et des Landes, témoins des jeux de mon enfance ; non, je ne te dis rien sur les premières stations de notre voyage ; tu les connais mieux que moi, et après avoir, près de Dax, salué de loin le village de Poy, où naquit saint Vincent de Paul, en 1576, j'arrive à Bayonne par l'espèce de faubourg nommé le Saint-Esprit. Cette petite ville était jadis entièrement habitée par des Juifs, qui descendaient d'une colonie israélite, chassée du Portugal ; elle vint, en 1500, se réfugier à Bayonne ; longtemps il leur fut défendu d'entrer dans cette ville avant le coucher du soleil ; ils étaient astreints à porter sur leur habit une roue en drap de rouge, et une corne à leur bonnet ; il leur fut encore imposé une autre obligation :

« On ne voulut pas qu'un chrétien fût exposé à tourner la tête à l'appel d'un enfant d'Israël. Or, comme pour appeler un Bayonnais dans la rue, on employait ce sifflement connu : sssss ! on imposa aux Juifs un signal différent, ce fut le *hep* ! » Ces deux manières subsistent encore, et seules elles distinguent les Juifs des autres Bayonnais.

Ceci me remet en mémoire un genre d'interpellation familière, très-habituelle chez nous : « dis donc ! » les Espagnols, l'entendant prononcer par nos soldats, nommaient et nomment souvent encore les Français *los Didones*.

Bayonne, cette clef qui, fermant la France du côté de l'Espagne, n'a plus rien qui rappelle le géolier, la prison, ni même les baïonnettes inventées et fabriquées dans cette cité à laquelle elles doivent leur nom, disent certains étymologistes ; d'autres prétendent que *Bayonne* dérive de *baye* et d'*ona*, qui signifie en langue basque *bonne-baie* ou *bon port*. C'est aujourd'hui une ville presque entièrement neuve, aux allures moitié françaises, moitié espagnoles, riante, active, animée, joyeuse ; son redoutable château a pris lui-même une physionomie aimable par la verdure dont il est entouré.

Primitivement Bayonne porta le nom de *Lapurdum*, qui signifie piraterie dans je ne sais quelle langue,

morte, j'espère ; en effet, ses premiers habitants furent de redoutables pirates, pillant les navires et s'enrichissant d'autant plus qu'ils appauvrirent autrui ; tu le vois, ma chère Pauline, ce peuple avait bien besoin de devenir chrétien. Au dixième siècle, saint Léon entreprit la conversion de ces barbares ; déjà cependant, et dès les premiers siècles de notre ère, ils avaient reçu la lumière de la foi, mais ils l'avaient perdue lors de l'invasion des Sarrasins qui ravagèrent le pays.

Saint Léon était né, vers l'an 856, à Carentan, petit village de la basse Normandie. Il partit, avec ses deux frères, pour se rendre à Bayonne et dans toute la province du Labour, appartenant alors aux Normands.

Lorsqu'il se présenta devant la ville, les portes lui furent fermées ; sa persistante charité puisa un nouveau courage dans cet obstacle. Il s'établit dans une cabane sur un mamelon voisin ; l'on s'habitua à la présence de l'apôtre du Christ, et sa patience, sa douceur, sa vie édifiante, lui ayant attiré la confiance générale, il lui fut permis d'entrer dans la riche cité et d'y faire entendre les préceptes de l'Évangile.

Les prédications de l'apôtre attiraient la foule ; elles opérèrent de nombreuses conversions et il sut prendre un tel empire sur les esprits, qu'il renversa le temple de Mars et fonda une église, sous l'invocation de la Sainte Vierge, vers l'an 900. Mais ayant attaqué la source impure à laquelle ses auditeurs avaient puisé leurs richesses, ayant enfin parlé tout haut contre la piraterie, les Lapurdiens, tenant plus à leur coffre-fort qu'à leurs dieux, entrèrent en grande colère, ils se saisirent du saint et lui tranchèrent la tête près de sa cabane : le terrain allait en pente, cette tête se mit à rouler vers la Nive ; le corps décapité resta deux heures debout, dit la chronique, et dans l'endroit où fut déposé le chef du bienheureux saint Léon, premier évêque de Bayonne, il jaillit une source qui n'a pas cessé de couler et de répandre des grâces. Cette eau vénérée a la vertu de guérir les maux d'yeux ; enfin, on lui attribue de si grands miracles, qu'un Bayonnais a fait fortune dans les îles en vendant des bouteilles d'eau de saint Léon.

Puisque j'ai nommé la petite rivière de la Nive, qui vient à Bayonne se marier avec l'Adour, et que nous en sommes aux chroniques pour lesquelles tu as un goût prononcé, je veux te parler des Belzunce. Cette famille, des plus anciennes, sut, de père en fils, s'attirer le respect, la reconnaissance et l'attachement de ses compatriotes.

En 1407, les Bayonnais donnèrent aux Belzunce quatre belles maisons, et décernèrent à perpétuité le titre de premier bourgeois de leur ville à l'aîné de

cette famille; c'est que l'un d'eux venait de rendre un immense service au pays. Voici ce que l'on raconte : Sur la Nive, près du village de Saint-Pierre-d'Irubi, un dragon énorme sortait de son antre et ravageait tous les environs. En vain plusieurs nobles chevaliers avaient voulu le combattre; la terreur était à son comble, lorsque Gaston de Belzunce résolut d'en délivrer la contrée. Il avait alors 19 ans; il s'arma d'une lance, et se mit à la poursuite du monstre, avec le seul domestique qui consentit à l'accompagner, encore prit-il la fuite lorsqu'il aperçut l'affreux reptile; Gaston n'eut garde de reculer, il fonda sur l'animal, lui octroya un vigoureux coup de lance, mais, par un dernier effort, le reptile enlaga le jeune Gaston, l'étreignit, et tous les deux, luttant encore, roulèrent dans la Nive, d'où ils furent retirés morts !

Charles-le-Noble, roi de Navarre, ajouta un dragon aux armes des Belzunce, en souvenir du valeureux exploit de Gaston. Un chant populaire, à la gloire de ce chevalier du moyen âge, se redit encore à Bayonne.

Il faut l'arrêter dans cette ville pour visiter les environs, rien n'est plus joli ! on va jusqu'à l'embouchure de l'Adour, au Boucau, visiter les travaux que le génie ne cesse d'y faire pour combattre les dangers d'une passe très-difficile.

Cette passe menaçante fut sondée par Napoléon I^{er} lui-même, en 1811, je crois; il voulait alors qu'elle livrât passage à la *Comète*, frégate de 48 canons. Les pilotes, les officiers de marine, jugèrent la chose impossible, Napoléon seul soutenait le contraire, et il fit donner le signal... La *Comète* s'élança sur le banc, l'équipage fut renversé par un choc terrible, mais l'obstacle était vaincu : « Je vous le disais bien, messieurs, s'écria l'Empereur, que la frégate pouvait passer ! »

Non loin du lazaret se trouve la Dune, dite du *Blanc-Pignon*. Au fond de la baie qu'elle enlase, on vit un jour un nouveau Robinson se bâtir une cabane: il y récut longtemps avant de la changer en maisonnette. Ce solitaire était peintre, il barbouillait des tableaux dont il se défaisait à Bayonne. Hélas ! le Robinson du Blanc-pignon n'habitait pas une île déserte, car un jour on le trouva assassiné dans sa modeste demeure !

Bayonne et Biarritz se donnent la main au moyen d'omnibus qui partent et se croisent sur la route de quart d'heure en quart d'heure. L'Impératrice, en adoptant ce pays, lui a donné une nouvelle vie, et chaque année la roque de Biarritz devient plus grande. Nous eûmes de la peine à nous y loger; il fallut nous contenter d'une chambre exigüe; jadis on l'eût nommée un cabinet, aujourd'hui, sur la note de l'hôtelier, elle prend l'importance d'un appartement ! faut-il s'en étonner ? Paris, la province, l'Espagne, l'Angleterre qui est partout, se donnent rendez-vous sur cette côte accidentée. Tout ce monde civilisé s'étonne, se récrie devant la nature en désordre qu'il a sous les yeux, mais il semble aussi que la nature s'étonne et gronde, de voir la fashion promener son luxe élégant jusque dans les flots. Il n'est pas une roche qui ne soit surmontée d'une crinoline, pas un sentier que ne suivent les bottes ou les souliers vernis, pas une herbe marine qui ne soit cueillie par un gant de Suède, pas une route que ne parcourent de nombreux équipages; tout cela est en désaccord avec le pays; il lui faut ses Basques et non cette population de dentelle et de fleurs à la

boutonnière, pour fraterniser avec sa sauvagerie ! Je voudrais qu'il fût ordonné aux étrangers stationnant dans une province d'en porter le costume, ils s'harmoniseraient ainsi avec les sites divers, et ce serait pour eux un charme de plus.

Biarritz existait au onzième siècle; son château de l'Atalaye dont il ne reste que quelques débris fut construit deux cents ans plus tard; ce nom d'Atalaye vient, dit-on, de l'arabe et signifie promontoire, vigie; la prospérité de ce petit port fut très-grande au temps où les baleines prenaient leurs ébats dans le golfe de Gascogne; ses marins, habiles harponneurs, tiraient un profit considérable de cette pêche; son abondance était telle que pour enclorre leurs jardins, les pêcheurs se servaient des os de baleines. Ces poissons, en quittant la côte basque, emportèrent sa fortune, et jusqu'au moment où les bains de mer devinrent à la mode, Biarritz ne fut qu'un misérable hameau. Ses rues, ses sentiers sont encore tracés au hasard. Ses falaises hardies n'ont jamais leur jour de coquetterie, et bien leur en prend, car jamais elles n'auraient pu se mirer dans la mer qui, à leurs pieds, est toujours écumante.

A Biarritz, l'Océan paraît garder à la terre une incessante rancune; il s'élance avec fureur, il gronde comme le tonnerre, en se brisant contre les géants pyrénéens qui l'arrêtent; il a tant fait, cet océan, qu'il a entraîné d'énormes rochers qui, debout, emprisonnés par ses flots, sont là comme les trophées d'un glorieux conquérant. La spéculation, toujours l'œil et l'oreille au guet, tire parti de ces étranges accidents; c'est un kiosque suspendu sur la mer, puis un pont aérien unissant deux rochers qui semblaient séparés à tout jamais, c'est un restaurant, un café, que sais-je encore ?...

La villa Eugénie est bâtie sur le bord de la mer, à une toute petite distance de Biarritz; l'Impératrice y vit à peu près de la vie de tous, le respect qu'elle inspire la sépare seul de la foule. Si elle partage ses plaisirs, elle prend sa part de ses chagrins, il n'est pas une larme qu'elle ne cherche à essuyer, pas une misère qu'elle ne soulage.

L'architecture de la villa impériale rappelle l'ancien Versailles, ce n'est pas cependant que l'on ait eu jamais le projet d'y tenir une cour rappelant celle de l'ancien Versailles; non, tout y respire une douce liberté; c'est bien franchement que l'on est descendu du trône pour s'asseoir sur la plage; cette construction, passablement massive, bien dans les lignes droites, bien décorée, bien finie, étonne d'abord et pour ainsi dire gêne l'œil au milieu de tout le pittoresque désordre qui l'environne; elle est là comme un accident; c'est Louis XIV tombant en pleine révolution ! c'est un prince en exil parmi les sauvages, et si mes comparaisons te semblent trop aristocratiques, je dirai que l'on place sur la tête d'un Cosaque une perruque à la Louis XIV, et l'on verra quelle étrange physionomie elle lui donnera !

L'empereur ne fait guère une chose qui n'ait sa raison d'être; donc, ce mode d'architecture qui me choque sur un rocher de Biarritz, ne peut être dû au caprice, à la fantaisie. Chercherons-nous le mot de cette énigme dans les événements passés en ce pays sous le grand Roi ? mais, hélas ! hors des récits du temps, on n'en retrouve guère la trace.

Sur la Bidassoa, par exemple, qu'est devenue cette

fameuse île des Faisans ou de la Conférence, qui fixa les regards de l'Europe; sur laquelle les ministres Mazarin et Don Louis de Haro, abrités par des tentes de velours et d'or, débattirent, quatre mois durant, les destinées des deux grandes nations voisines.

On arrivait alors à cette île par deux ponts, dont l'un touchait à la France et l'autre à l'Espagne; c'est là que, le 7 juin 1660, toute la brillante cour de France vint chercher sa nouvelle reine. On y avait construit un magnifique pavillon, ayant plusieurs pièces, un vestibule, une salle des gardes, des chambres et un cabinet. La grande salle de l'entrevue était au bout de l'île, les serrures étaient d'or, il y avait deux tables, deux encriers, deux pendules, toutes ces splendeurs auraient pu éblouir la jeune Marie Thérèse, mais elle allait quitter son père bien aimé, Philippe IV, et ses regards ne s'arrêtaient que sur lui. Longtemps elle contraignit son émotion; la nature cependant ne peut toujours être vaincue, et lorsque l'infante dûit se séparer de son père, trois fois elle se jeta à ses genoux en lui disant adieu! elle pleurait à chaudes larmes :

« Fille de roi, n'a-t-elle pas un cœur? »

Rivière historique, petite Bidassoa, toi qui as vu de si grands événements, tu as emporté cette île célèbre, qui n'est plus qu'une corbeille de joncs et de roseaux, sur laquelle croissent les grenouilles; encore un peu de temps, et il ne restera plus rien de cette terre tout empreinte des souvenirs du grand siècle.

A Saint-Jean-de-Luz, vous cherchiez vainement à reconnaître le palais bâti pour le mariage de Louis XIV, et qui reçut le roi soleil et les brillantes étoiles dont il était entouré, sans cette inscription que l'on voit encore au-dessus de la porte :

L'infante je reçus l'an mil six cent soixante,
Depuis on me nomma le château de l'infante.

Enfin, de tous les magnifiques travaux exécutés à grands frais à Saint-Jean-de-Luz, pour garantir la ville des efforts destructeurs de la mer, il reste si peu de chose, qu'un officier du génie s'est écrié : « Avant un demi-siècle on pêchera des sardines dans l'église de Saint-Jean-de-Luz! » Oui, mais depuis, une autre parole a été prononcée : « Saint-Jean-de-Luz deviendra un beau port maritime! » Donc cette fois encore la mer s'arrêtera!

Puisque j'ai sauté si brusquement de Biarritz à Saint-Jean-de-Luz, j'y reste, me trouvant bien à l'hôtel de l'Europe; cependant, avant de m'y installer, je veux te parler des Basques que nous vîmes venir devant nous, pendant que nous roulions doucement vers Saint-Jean-de-Luz; c'était comme un troupeau de femmes courant à perdre haleine; leurs jupons courts laissaient voir des jambes et des pieds nus; elles portaient sur la tête de grandes corbeilles plates, pleines de poissons, qui, malgré leur fraîcheur, remplissaient l'air d'un parfum de marée. — Ce sont les maréchaudes de Saint-Jean-de-Luz et de Béobie, me dit-on; elles vont ainsi jusqu'à Bayonne, luttant à qui arrivera la première; loin de s'y reposer, elles se répandent dans la ville en criant à tue-tête, puis, leur marchandise débitée, elles se remettent en route; ainsi, avant de prendre un instant de repos, elles font chacune 40 kilomètres, ou 62 si elles habitent Béobie, sans comp-

ter les tours et les détours qu'elles font dans les rues de Bayonne. Tous les jours ces femmes recommandent cette vie de course au clocher : c'est à ne pas le croire!

Je veux te parler aussi de l'intérieur de la diligence qui nous conduisit de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz.

N'ayant pu obtenir une place de coupé, je me trouvais en sixième dans le primitif véhicule, qui bien certainement n'avait prévu ni la cage, ni même les nombreux jupons empestés; c'est-à-dire que j'étais, que nous étions très-mal à l'aise. Seule, je semblais m'en apercevoir, car chacun témoignait une joviale humeur. On jasait, on riait, c'était un feu croisé de quolibets, de saillies, etc.; enfin, une dame, qui me faisait vis-à-vis, dit à son voisin : « Vous êtes un pâtre de la montagne, un Barde même, je vous ai entendu à Mondaraine, vous devriez bien nous chanter quelque chose. » Et chacun de joindre ses instances à celles de la dame.

Alors le Basque, montagnard au berret et à la ceinture rouges, aux beaux traits accentués, releva fièrement la tête, et avec une énergie un peu sauvage, il fit entendre, dans son idiome, des espèces de stances, où l'injure, la malédiction tombaient sur les pauvres cagots.

Qu'est-ce donc que ces cagots?

C'est une race exécrée dans le pays; leurs pères étaient, dit-on, un reste de cette bande de Visigoths, qui, battus par les Maures, chassés de l'Espagne et du Portugal, cherchèrent un refuge chez les Basques. L'hospitalité leur fut chèrement vendue, on les traitait comme des parias, ils devaient porter une marque sur leurs vêtements, ils ne pouvaient pas se présenter dans les marchés, ni demeurer dans les villes. Maintenant encore, une porte, un bénitier et des places à part leur sont assignés dans les églises; ils doivent avertir de loin le Basque qui ne les aperçoit pas sur sa route et s'enfuir aussitôt devant lui. Ils ne peuvent s'allier qu'entre eux, et cette race misérable s'appauvrit chaque jour davantage. Voilà ce que sont les cagots, même à notre époque de civilisation!

Le Barde de la diligence fut très-applaudi, et, encouragé par ce succès, il leva les yeux au ciel, plaça sa main sur son cœur, prit enfin une pose de troubadour, et d'une voix douce, il chanta une langoureuse romance. Malgré l'émotion visible qu'elle fit éprouver à une jeune fille, mon voisin assurait que ses chants perdaient beaucoup à ne pas être accompagnés par l'instrument national, espèce de lyre à trois cordes, sur lesquelles on frappe plus ou moins fort pour diversifier les sons.

Laissant tout à coup de côté les accents mélancoliques, le montagnard prit une attitude menaçante, jeta un cri de guerre et d'une voix de stentor déclama des vers adressés aux Gitanos :

« Oubliez votre Egypte, disaient-ils, fermez vos couteaux noirs, renvoyez au diable tous les mauvais sorts que jettent vos yeux de serpent et vos bouches maudites, sans quoi les Basques des montagnes s'armeront, et avec l'épée de l'Ange exterminateur ils vous chasseront tous jusqu'au feu d'enfer. »

Qu'est-ce donc que les Gitanos? demandes-tu, sans doute encore. — Oh! ceux-là ne méritent aucun intérêt; c'est une peuplade à part aussi; son grand centre est à Cibour, village séparé de Saint-Jean-de-Luz par la Nivelle, et réuni à lui au moyen d'un pont. A leur

teint cuivré, à leurs cheveux crépus, à leurs enfants pullulant autour d'une marmite fonctionnant en plein air, à leurs sales haillons, il est facile de reconnaître les Gitanos ou *Egyptocouacs*, selon l'expression basque. Ils affectionnent particulièrement les Landes et les roches basquaises; chaque ménage a son feu qui sert aux besoins de la cuisine; la nuit ils n'en conservent qu'un pour tous, et tout à tour les hommes veillent à la sûreté de la colonie. Ils portent, suspendu à leur côté, un énorme couteau à manche noir, et sur l'épaule de grands ciseaux qui servent à tondre les chiens. Ces gens n'ont aucune religion, pas même celle des morts, car lorsque l'un d'eux a cessé de vivre, ils l'enterrent sans cérémonie ni prière, et même sans apparence de regrets; rien ne marque la place où le défunt a été déposé, et il est aussitôt oublié qu'il est disparu du cercle de la famille. Ils vivent pêle-mêle avec leurs chiens, leurs ânes, etc. Les vieilles femmes disent la bonne aventure dans les campagnes, dans les villages qu'elles traversent. Elles vendent aussi des herbes, des élixirs, qu'elles préparent et qui sont la panacée universelle. Les jeunes Gitanas font des nattes et des espadrilles qu'elles vendent; les enfants cherchent du bois pour entretenir les feux. Ces bandes n'ont à vrai dire aucune demeure fixe, elles campent partout, se répandent dans la Gascogne et même au delà. Il n'est pas une foire méridionale, où ces *Egyptiens* ne viennent débiter leurs oracles, leurs fioles, leurs amulettes. Les paysans y ont une grande foi, ils redoutent beaucoup les maléfices de ces enfants d'Égypte, et pour ne pas s'en faire des ennemis ils les accueillent et souvent leur donnent l'hospitalité.

Tu vois quelquefois de ces familles peu rassurantes errer en Médoc, et tu conviendras que mon barde avait bien raison de les renvoyer au diable! Chacun pensait ainsi dans l'intérieur de la diligence, car on applaudit à outrance la tirade anti-gitanos; on applaudit aussi un petit conte qu'il débita très-gaiement.

« Un âne s'était échappé et revenait au galop vers son village, la jeune laitière à laquelle il appartenait courait à toutes jambes pour le rattraper; un plaisant lui cria d'arrêter, voulant, disait-il, la charger d'une commission, celle de remettre à sa sœur, au village de Bidore, un baiser qu'il allait lui donner. « Excusez, monsieur, dit la paysanne courant plus fort encore; je suis trop pressée pour m'arrêter, mais avec vos grandes jambes, vous pouvez rattraper mon âne et lui donner votre baiser, car assurément il arrivera bien avant moi! »

Mon voisin s'exaltait de plus en plus, il débita encore des vers, de la prose, et enfin nous fit connaître beaucoup de proverbes basques; plusieurs m'ont semblé si justes que je les écrivis pour ne pas les oublier; les voici :

— Celui qui donne aux pauvres ne donne pas, il sème.

— Celui qui ne regarde pas devant soi, risque de glisser en arrière.

— La langue est l'ouvrière du cœur.

— Vis bien avec les bons et ne te brouille pas avec les méchants.

— Fortune dit : Que l'on me cherche.

— Comme la fortune est aveugle, elle rend aveugles tous ceux qui la suivent.

— Endure et patiente afin de vaincre.

— L'abeille qui a envie de s'en aller de la ruche, ne fait ni miel ni cire.

— Nourris le vautour, il te crèvera les yeux.

— Il n'est pas de montée qui n'ait sa descente.

— Jeunesse oisive produit vieillesse nécessiteuse.

— On fléchit Dieu par la prière, et la misère par le travail.

— Le flatteur est proche parent du traître.

— La trop grande hâte cause retardement.

— Marteau d'argent brise les portes de fer.

— Ce monde ressemble à la mer, celui qui ne sait pas nager va au fond et se noie.

— Plus le chariot est délabré, plus il fait de bruit.

— Que celui qui ne veut pas entendre le son de la cloche n'aille pas en tirer la corde.

— Serviteur loyal et diligent, quoiqu'on lui paie ses gages, est toujours créancier.

— Que celui dont la maison est couverte en verre n'aille pas jeter des pierres sur le toit de son voisin.

L'érudition, la verve, les chants, les gestes de notre compagnon de voyage m'étonnaient beaucoup.

— Quel est donc la profession de ce paysan? — C'est tout simplement un enfant de la montagne, un pâtre, et parmi eux il y a des poètes, des chanteurs, des espèces de bardes enfin. Celui que nous écoutions est une des célébrités du moment, il remplit toujours les premiers rôles dans les pièces jouées par les habitants des villages. Le croirais-tu, ma sœur, ces pauvres montagnards aiment à jouer la comédie, ils se donnent alternativement la distraction des représentations théâtrales, qui attirent un grand nombre de spectateurs enthousiastes.

La scène est en plein air, les acteurs sont les villageois eux-mêmes. Les pièces sont écrites en langue basque : son idiome, disent-ils, se prête à toutes les variétés du style. C'est donc en prose ou en vers qu'ils abordent la pastorale, la comédie et même la tragédie!

Celle-ci doit-être assez burlesque, car les jeunes Basquaises prennent souvent les rôles d'homme, alors elles singent de leur mieux les héros de la Bible, ou ceux qui firent des exploits dans leur pays, depuis le preux Roland jusqu'à Napoléon; pour les costumes elles recueillent tout ce qu'elles peuvent trouver d'or et de clinquant.

On disait, autour de moi, que notre Basque avait encore un talent plus estimé de ses compatriotes : celui du jeu de paume. Ce n'est pas seulement pour eux un exercice, un divertissement, c'est une lutte à laquelle ils attachent la gloire d'un village : ils s'appellent mutuellement à concourir. Ces solennités attirent la foule et la passionnent d'une manière incroyable; ils forment deux camps : on parie pour les joueurs qui se font inscrire, des vieillards experts sont les juges du camp, on les suit dans la lice avec anxiété au milieu des cris et des applaudissements.

On peut juger de l'importance qui s'attache au jeu de paume par ce récit d'un soldat (1) : « J'ai marché avec la grande armée; nous étions quatorze du même village dans mon régiment, et sur ces quatorze, au moins six de première force au jeu de paume. Une lettre nous apprit qu'à Saint-Étienne il devait y avoir une fête comme celle-ci (2). Nous serions morts à

(1) M. Germond de Lavigne.

(2) Fête de Jeu de Paume.

penser qu'une partie de paume s'organisait et segagnait sans nous. Aussi partîmes-nous des bords du Rhin, tous les quatorze sans permission ; nous arrivâmes à Ascarut la veille de la fête, harassés de fatigue, mais le lendemain nous parûmes au jeu de paume et nous fîmes tant et si bien que notre camp remporta la victoire.

« Il fallut tout aussitôt penser à retourner au régiment, où déjà nous étions déclarés déserteurs, heureusement c'était en hiver et nous pûmes faire le chemin en courant. Le régiment avait dépassé Vienne, on nous arrêta, et notre affaire devenait mauvaise ; mais l'Empereur sut pourquoi nous avions déserté ; d'ailleurs, nous revenions pour la grande bataille

d'Austerlitz ; il nous en sut gré et nous pardonna. »

Ils l'avaient échappé belle ces déserteurs par amour... du jeu de paume ! Cette passion a ses dangers comme les autres : on citait des exemples, on discourait là-dessus, lorsqu'un pavé, disloquant notre voiture qui nous disloquait à son tour, fit cesser toute conversation ; nous étions à Saint-Jean-de-Luz ; chacun s'occupa de ses bagages, et au milieu de cette occupation je perdis de vue le barde et tous nos autres compagnons de voyage.

En voici assez pour une fois, n'est-ce pas, ma bonne Pauline ? Je m'arrête donc, et dans une prochaine lettre j'achèverai le récit de notre voyage.

EMMA FERRAND.

BIBLIOGRAPHIE

MOIS DE MARIE DES FAMILLES

Par M^{me} de GAULLE (1).

Un pieux usage a consacré parmi nous le mois de mai à la Très-Sainte-Vierge, et il est peu de familles chrétiennes où l'on ne dédie l'aurore brillante de l'année à celle que l'Eglise nomme l'Aurore du divin soleil de justice. Les livres ne manquent pas pour aider la dévotion dans ce filial hommage, et depuis le premier mois de Marie du P. Lamolia, traduit de l'italien et dédié à madame Louise de France, jusqu'au mois de Marie du P. Gratre, on compte près de mille volumes écrits sous cette inspiration, et pourtant nous venons recommander à nos lectrices un nouveau *Mois de Marie* ! Nous le recommandons, parce qu'il respire une piété douce, qu'il est écrit avec onction, que les exemples qu'il offre sont bien choisis, et que, fidèle à son titre, il est vraiment un livre de famille, qui peut être lu par l'enfant et par l'aïeule. L'idée fondamentale de cet ouvrage est gracieuse : madame de Gaulle offre chaque jour à l'autel de Marie une fleur dont le langage symbolique révèle une des vertus de la Vierge-Mère : le lis parle de sa pureté immaculée ; la violette de son humilité touchante ; l'héliotrope, toujours tourné vers le soleil, de cet esprit de prière qui toujours lui faisait chercher Dieu, et chaque jour du mois amène sa fleur, chaque jour complète la guirlande de vœux, de prières, et d'actes de vertus suspendue à l'autel domestique. Prenons au hasard une fleur de la couronne, une page du livre, afin que nos lectrices puissent juger du doux parfum qui s'en exhale :

(1) Un joli volume, prix 1 fr. 25 c. Chez Desloges, 4, rue Croix-des-Petits-Champs.

15 MAI.

LE GLAIEUL — LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

Depuis six semaines, ô Marie, vous savourez les joies ineffables de votre maternité divine, vous repassez dans votre cœur les merveilles qui s'opèrent sous vos yeux, vous vous êtes accoutumée à l'humble réduit que la présence de Jésus vous rend aimable, et votre situation matérielle même a dû s'améliorer par la sympathie des bergers et les présents des rois.

Mais les joies, même les plus pures, ne durent point ici-bas : l'obéissance à la loi vous appelle dans le temple de Jérusalem, et c'est pour y entendre une sinistre prédiction. *Un glaive de douleur doit percer votre âme*, et c'est en mémoire de ce glaive que nous vous offrons le glaïeul, dont la feuille acérée lui a fait donner ce nom.

Dès cet instant, toute joie sans mélange a fui loin de vous ; vous souffrez en expectative tous les martyres, et vous tremblez sans cesse pour l'objet de votre amour. Cependant de belles fleurs s'épanouissent sur la tige élancée du glaïeul, ainsi Dieu mêle toujours quelque consolation à la souffrance. *Cet enfant doit être pour la ruine et la résurrection de plusieurs* : ces derniers mots raniment votre courage ; d'ailleurs, en consentant à être la mère du Messie, vous avez accepté toutes les conséquences de cette auguste prérogative, c'est-à-dire le partage de son calice d'amertume.

LIVRES DE PIÉTÉ POUR LES ENFANTS.

LE GUIDE DE LA JEUNESSE

Par l'abbé de LAMENNAIS.

PRÉCÉDÉ DE

L'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTTE

Par BOSSUET

ET DE

LA RELIGION DÉMONTRÉE A LA JEUNESSE

Par JACQUES BALMÈS (1).

-o-o-o-

L'Eglise, tendre, prévoyante, maternelle, ne pouvait négliger les petits enfants, et ses docteurs, ses apologistes, déposant les foudres du Sinaï, n'ont pas dédaigné d'écrire pour ces petits que le Sauveur aimait. Le livre que nous annonçons porte trois grands noms à son frontispice : Lamennais, dans la belle période de son existence, a écrit ces pages pleines d'ontion et de douceur suave ; le grand Bossuet a tracé en quelques pages fortes et nerveuses l'histoire sainte, jusqu'à l'établissement de l'Eglise ; et Jacques Balmès, le célèbre apologiste espagnol, se mettant au niveau des enfants, leur a démontré avec clarté et simplicité, les preuves qui établissent incontestablement la vérité de la religion. Ces trois excellents ouvrages, renfermés en un seul volume, sont le meilleur livre de piété qu'on puisse mettre aux mains d'une jeune fille ou d'un jeune garçon, à l'époque de la première communion. L'écrit de Lamennais est un chef-d'œuvre de douceur évangélique, de piété tendre, de grâce chrétienne qui rappelle comme un écho lointain des chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*. Comment la plume qui a écrit ces pages ravissantes, ce dialogue entre Jésus et l'âme de l'enfant fidèle, a-t-elle pu trahir sa gloire et se prêter aux divagations de l'apostasie ? Et cependant, celui qui est tombé par orgueil a si bien parlé de l'humilité ! et dans ce livre même, avec quelle aimable simplicité n'abaisse-t-il pas son génie pour parler aux enfants le langage qu'ils peuvent comprendre !... Ceux qui profiteront de son pieux travail lui devront bien une prière.

Ces trois ouvrages, que l'éditeur Bray a réunis, sont anciens, mais quel nom moderne pourrait égaler celui de Bossuet, de Lamennais et de Balmès ? Rappeler leur œuvre à la mémoire des mères de famille, c'est lui assurer un nouveau succès.

(1) Un beau volume grand in-32, prix 1 fr. 50 c. — Chez Bray, 66, rue des Saints-Pères.

LIVRES POUR LES ENFANTS.

Les Malheurs de Sophie

LES VACANCES

LES PETITES FILLES MODÈLES

LES NOUVEAUX CONTES DE FÉES

Par M^{me} la comtesse de Ségur née ROSTORSCHINE (1).

-o-o-o-

Depuis une centaine d'années on a énormément écrit pour l'enfance ; avant le dix-huitième siècle, on ne pensait guère à se mettre au niveau du jeune âge, on cherchait plutôt à grandir l'enfant jusqu'à la taille de l'homme, et pour y parvenir, on lui mettait entre les mains Plutarque, l'*Histoire Sainte* et la *Vie des Saints*. C'étaient là les livres amusants, anecdotiques qui fournissaient à la récréation de nos ancêtres ; c'est de cette moelle que furent nourris les Pascal, les Bossuet, les Turenne, les Racine, et madame de Sévigné elle-même, ainsi que madame de Maintenon, qui racontait plus tard que l'unique divertissement de son enfance avait été de discuter avec son frère les mérites des héros grecs ou romains, que chacun d'eux avait choisis dans Plutarque. *Nous avons changé tout cela* ; et toute une littérature a pris naissance dans ce besoin d'instruire en amusant, et de faire passer la morale sous le voile d'un conte. Madame d'Aulnoy, madame Leprince de Beaumont, madame de Genlis, Berquin, appartiennent au siècle dernier ; le nôtre a produit Bouilly, madame Guizot, mademoiselle Uliac Trémadeure, madame de Savignac, et des esprits qui certes ne comptaient pas au nombre de leurs mérites une simplicité patriarcale, trouvant la veine bonne à exploiter, ont également écrit pour le premier âge de la vie. C'est ainsi qu'on a vu la plume malicieuse de madame de Girardin publier des *Contes d'une vieille fille à ses neveux*, et Frédéric Soulié ainsi que M. Jules Janin, compter parmi les rédacteurs les plus assidus du *Journal des Enfants*. Voilà bien des auteurs, voilà bien des livres, j'en passe pourtant et des meilleurs ! Toutefois, les mères de famille nous demandent souvent quels livres elles peuvent mettre entre les mains de leurs enfants ; elles trouvent que Berquin n'est pas religieux, que Bouilly peint un monde qui n'existe pas et des caractères dont le type n'a jamais posé devant lui, que madame Guizot est trop froide et trop raisonnable, le chanoine Schmidt trop romanesque, et fussent-ils parfaits, encore demanderait-on du nouveau, car l'esprit impatient veut toujours un nouvel aliment à la faim qui le dévore. Or, voici du nouveau que nous pouvons recommander en toute assurance : le livre d'une vraie mère s'adressant à de véritables enfants et se mettant à leur portée, sans affecterie et sans pé-

(1) Chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 14, et aux gares de chemins de fer. Chacun des quatre ouvrages forme un beau volume avec gravures et coûte 2 francs.

dantisme. Madame de Ségur sait éviter à la fois les mièvreries que quelques auteurs (qui ne sont ni pères ni mères probablement) prodiguent aux *petits anges blonds et roses*, et l'enseignement austère et nu de la morale que les mêmes *petits anges* trouveraient fort ennuyeux.

Dans les *Malheurs de Sophie* et les deux autres ouvrages qui y font suite, et où l'on retrouve les mêmes personnages, elle raconte aux enfants des aventures d'enfants, elle peint des caractères où ses lecteurs se voient comme en un miroir, et sans insister sur la beauté de la vertu ou sur la laideur du vice, elle fait aimer ce qui est vrai, noble et généreux, elle fait détester l'égoïsme et la méchanceté. Les *Malheurs de Sophie* sont destinés aux plus petits enfants; les *Vacances* et les *Petites Filles modèles* peuvent être mis entre les mains de lecteurs de six à douze ans. Nous ne ferons à deux de ces bons et jolis livres qu'un seul reproche, c'est d'avoir mis en scène, et sans nécessité, une femme, une marâtre à la fois méchante et ridicule, et aussi d'avoir placé sous les yeux des enfants une scène de brutalité conjugale (page 169 des *Vacances*), qui, en gâtant un tableau charmant, pourrait bien troubler quelque peu les notions de justice et de morale qui découlent si naturellement de la plume de l'auteur.

Quant aux *Nouveaux Contes de Fées*, ils sont amusants, pleins de grâce et d'imagination, et nous avouons que *Blondine*, *Bonne-Biche* et *Beau-Minon* nous ont fait passer une très-agréable demi-heure. Ces quatre volumes feront bien des heureux, et si leurs couvertures roses, leurs jolies gravures, tentent les petits voyageurs qui les verront exposés à la gare des chemins de fer, les histoires et les dialogues qu'ils renferment pourront exciter de francs rires, et parfois de sérieuses réflexions.

LA MAITRESSE DE MAISON

Par M^{lle} Ulliac Trémadeure

Deuxième édition (1).

— 0000 —

Les ouvrages de mademoiselle Ulliac n'ont pas besoin du vulgaire passeport d'un éloge, et encore moins voudrions-nous les louer dans ces colonnes que si souvent sa plume élégante a enrichies. Nous nous bornerons à annoncer à nos lectrices la seconde édition de *La Maîtresse de Maison*; cet excellent livre contient de nouvelles observations sur l'économie rurale, dues aux consciencieuses études de l'auteur et à son séjour dans une ferme dont les propriétaires mettent en œuvre les découvertes de la science et de la mécanique appliquées à l'agriculture. Ces additions, qui donnent à l'ouvrage de mademoiselle Ulliac un caractère plus utile et plus actuel, assureront sans doute à la seconde édition le succès si flatteur qui s'est attaché à la première; d'aussi solides travaux méritent une aussi juste rémunération!

(1) Un beau volume, format anglais, chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin. Prix : 3 fr. 50.

LE LIVRE DES MÉNAGES

NOUVEAU MANUEL D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Par M. BÉLÈZE (1).

Passons sans transition à un livre qui intéresse aussi les maîtresses de maison. Il y a peu de mois, nous vous parlions du *Dictionnaire de la vie pratique*, par monsieur BÉLÈZE, et nous vous disions combien cet excellent ouvrage était curieux et complet. Mais ce livre, par son prix, n'est peut-être pas à la portée de toutes les bourses; son format le rend peu commode, et il renferme un grand nombre d'articles qui ne sont pas d'un besoin journalier. Monsieur BÉLÈZE a eu l'heureuse idée d'extraire de son grand ouvrage les principales notions d'économie domestique, de les coordonner en les complétant et d'offrir ainsi aux jeunes femmes un véritable trésor de renseignements, de bons conseils et d'indications utiles. Qu'on ne s'y méprenne pas : ce n'est pas d'une vulgaire compilation de recettes qu'il s'agit; non, l'ouvrage de M. BÉLÈZE est un manuel du ménage, composé avec méthode et embrassant les diverses branches de l'administration, confiée à la femme, à la mère de famille. Le *Livre des Ménages* est divisé en cinq parties : — la première traite du logement, du mobilier et de sa conservation, du chauffage et de l'éclairage; — la seconde renferme tout ce qui a rapport aux vêtements et au linge, le choix des étoffes, le blanchissage, le dégraissage; — la troisième concerne les provisions de ménage, l'achat et la conservation des denrées alimentaires; — la quatrième traite de l'hygiène, de la médecine domestique, la préparation et l'administration des remèdes simples, les premiers soins à donner aux blessés; — la cinquième partie a pour objet les rapports de la maîtresse de maison avec les domestiques, les ouvriers, les fournisseurs, et enfin la comptabilité. Un chapitre supplémentaire est consacré aux ordonnances de police utiles à connaître, soit à la ville, soit à la campagne. Enfin, le livre se termine par le tableau des principales obligations qui constituent les devoirs moraux d'une femme, et qui est tracé avec une grande délicatesse et une véritable connaissance du monde.

L'auteur a destiné son travail aux jeunes femmes, souvent bien ignorantes de cette science du ménage, bien nécessaire pourtant et que l'Esprit-Saint, lui-même, a louée en traçant le portrait de la femme forte. « Le but moral de l'ouvrage, dit la préface, n'a pas besoin d'être démontré, s'il est vrai, comme nous en sommes convaincu, qu'en dehors de l'esprit d'ordre, puisé dans l'étude et la pratique des vrais principes de l'économie domestique, il n'y a à attendre ni sécurité ni prospérité dans un ménage. » Que sert, en effet, au chef de famille, de donner tous ses soins, d'appliquer toute son intelligence, tous ses efforts à faire prospérer les affaires de sa maison, à assurer le bien-être et l'avenir de ses enfants, si celle qui doit le seconder dans le cercle de ses attributions, laisse par insouciance et par ignorance, le désordre envahir le ménage, et à la

(1) Un beau volume, 3 francs. Chez Hachette, 14, rue Pierre-Sarrasin, Paris.

» suite du désordre trop souvent la ruine ? C'est donc
 » faire une œuvre utile que d'offrir aux ménagères,
 » aux maîtresses de maison, aux mères de famille,
 » un livre dans lequel nous avons voulu réunir l'en-
 » semble des vrais principes et des notions pratiques
 » de l'économie domestique : puisse ce livre donner à
 » celles qui le liront quelques salutaires enseigne-
 » ments, leur inspirer une bonne pensée, une réforme
 » utile, et surtout la conviction sincère que l'ordre,
 » l'économie et l'entier accomplissement du devoir
 » sont les conditions essentielles de la prospérité des
 » familles et du bonheur domestique. »

Cette préface n'est pas une vaine promesse : le livre est utile et d'autant plus utile que, même en traitant de matières arides, il est écrit d'une manière élégante et agréable, et que tous les conseils qu'il donne sont marqués au coin de l'expérience et du bon sens. On peut suivre un pareil guide : il n'égara pas. La *Mai-*

trousse de maison, de mademoiselle Ulliac Trémadeure, pour la partie théorique, et le *Livre des ménages*, pour la partie pratique, sont deux ouvrages indispensables aux jeunes maîtresses de maison. Ils donneront, ce qui est toujours agréable, aux cheveux blancs l'expérience des cheveux blancs, à la jeune mariée de vingt ans la sagesse consommée de sa grand'mère, et cela sans épreuves, sans écoles, en un mot, sans avoir acquis la science à leur dépens. Ne dirait-on pas que nous sommes revenus au temps des fées, dont madame de Ségur parle si bien, et ces travaux destinés à éclairer la jeunesse, à devancer pour elle le fruit qu'apportent les ans, ne rappellent-ils pas cette petite filleule des génies, endormie pendant longtemps, et se trouvant à son réveil grande, savante, remplie de talents et sachant tout sans avoir rien appris ?

M^{me} BOURDON.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

UN SONGE.

(Continuation.)

Au nombre de ceux des aides de camp du Roi qu'attirait chaque dimanche la haute faveur dont jouissait mon père, était le général D. ; il avait désiré faire faire à ma mère la connaissance de sa femme. Aimable, spirituelle et gaie, madame D. avait une singulière figure ; des yeux fort petits, une bouche très-petite et un nez démesurément long étonnaient à la première vue ; puis on s'accoutumait à cet ensemble qu'animait une physionomie mobile, et on finissait par trouver madame D. très-agrable. Le général aurait bien voulu qu'elle fût nommée dame du palais, et il l'aurait obtenu sans peine ; mais madame D., qui aimait avant tout son *chez elle*, et qui n'était plus de la première jeunesse, trouvait suffisant d'être invitée, comme dame présentée, aux galas de la cour. Ce fut elle qui eut la complaisance de mettre ma mère au courant du cérémonial de la présentation. Elle donna aussi son avis sur la toilette qui avait été choisie, toilette bien simple, et qui consistait en une robe de satin blanc, garnie de tulle bouillonné comme on en portait alors, en un manteau de cour de velours blanc épinglé et broché, ayant pour garniture un ruban de satin blanc plissé à la vieille. Le reste de la toilette se composait d'une toque blanche, ornée de trois grandes plumes retenues par un simple nœud de satin, d'une guimpe avec ruche en tulle autour du cou, et enfin d'une collerette en blonde à la Médicis. Pas un bijou ; mon

père n'aimait point le clinquant, et il n'aurait permis ni à ma mère ni à moi de porter de ces bijoux faux dont quelques femmes se paraient alors... comme beaucoup aiment à s'en parer encore aujourd'hui. Ma mère avait été fort jolie : grande et bien faite, elle ne s'était jamais servie de corset ; quoique ses traits fussent déjà altérés par de vives souffrances, elle était encore charmante dans cette simple parure.

Madame D., par ses récits, m'avait mise parfaitement au courant d'une présentation ; cependant je demandai quelques détails à ma mère ; elle me dit alors l'impression produite sur elle par la vue de la salle du trône, qu'il lui avait fallu traverser seule pour arriver en présence de Leurs Majestés. Le roi, en grand uniforme de général, et la reine, éblouissante de diamants, se tenaient debout devant les fauteuils placés derrière eux sur la riche estrade, toute couverte de velours enrichi de broderies d'or. C'était sous les yeux d'un triple rang de généraux, d'officiers supérieurs, de hauts fonctionnaires qu'il fallait traverser cette salle. De ce côté, on pouvait espérer quelques regards bienveillants, mais du côté des dames du palais et des dames déjà présentées, placées debout en face du trône, il fallait s'attendre à des remarques malignes et à des regards moqueurs. Ma mère vénérée se sentit d'abord un peu intimidée ; mais se souvenant de qui elle était la femme, elle reprit quelque assurance, et s'avança vers le trône. Le grand maître des cérémonies la nomma ; ma mère fit alors la première des trois révérences prescrites par l'étiquette ; elle fit les deux autres en marchant à reculons, et en chassant derrière elle les longs plis de son manteau de cour, alors elle prit place au milieu des dames présentées.

(1) La reproduction de cet article est interdite.

D'autres présentations eurent lieu ce jour-là ; quand elles furent terminées, Leurs Majestés descendirent du trône, et firent le tour de la salle, en adressant à tous et à chacun quelques mots flatteurs.

— Madame Ulliac, dit le roi, en s'arrêtant devant ma mère, votre mari est un digne serviteur ; je voudrais compter beaucoup d'hommes comme lui dans mon royaume.

Ma mère fit avec respect une profonde révérence.

— Madame Ulliac, dit la reine à son tour, le colonel est un homme d'esprit et de cœur. Je vous félicite de porter un tel nom.

Ma mère, vivement émue, salua de nouveau.

Ce qui la frappa beaucoup, me dit-elle, ce fut la mémoire de Leurs Majestés, qui ne se trompaient pas de noms en parlant aux dames nouvellement présentées, et la grâce et l'à-propos des mots bienveillants adressés à chacune. Le roi et la reine ayant quitté la salle, ma mère put enfin se retirer, et au retour mon père la complimenta affectueusement sur la réserve pleine de dignité qu'elle avait montrée en cette circonstance difficile.

Quelques jours après arrivait une invitation pour un bal paré à la cour, invitation dans laquelle je me trouvais comprise, à ma très-grande joie.

En ce temps-là, le luxe ne régnait point partout comme il règne aujourd'hui. En ce temps là encore, il était convenable qu'une jeune fille fût mise simplement, même pour un bal paré à la cour. Une robe de crêpe rose frappée à jour, sur un dessous de taffetas blanc ; au bas de la robe une guirlande de feuillage de satin blanc gaufré ; autour du corsage une ruche de tulle, au cou un fil de perles, dans les cheveux des roses blanches, telle était ma parure le soir où, pour la première fois, j'entrai dans les salons du château royal. Ma mère portait, moins le manteau, la même toilette que le jour de sa présentation. Personne n'ignorait que mon père était sorti pauvre d'une place où un autre peut-être se fût enrichi ; personne n'ignorait non plus que nous préférons les privations à la honte de vivre aux dépens de toute espèce de fournisseurs, comme le faisaient malheureusement bien des gens, et dès mon jeune âge, j'avais appris à ne pas rougir d'une honorable pauvreté ; aussi avais-je répondu un peu vivement à Isaure, qui s'était étonnée, ainsi que madame de V., de la résolution prise par ma mère de ne point faire de dépenses pour ce bal paré.

Remplie de respect pour Leurs Majestés, j'étais un peu tremblante en entrant dans ces beaux salons, et quand j'osai lever les yeux, ce fut pour chercher des regards le roi et la reine. Que la reine me parut belle et jolie ! Quoique petite, elle avait réellement un port de reine. La manière dont sa tête était posée sur de belles épaules, la gravité de son regard, tout en elle imposait. Vêtue d'une simple robe blanche, elle n'avait pour parure que des diamants. Le roi, mince de taille, était vêtu du riche uniforme des gardes du corps, uniforme blanc tout chamarré d'or. Les dames du palais portaient toutes sur l'épaule un noeud de velours bleu de ciel, sur lequel était brodé en brillants le chiffre de la reine, et dont les bouts se terminaient par des ferrets enrichis de diamants ; presque toutes avaient des robes brodées en lames d'or ou d'argent. La diversité dans les parures des dames présentées était fort grande.

Ce fut par une contredanse française que Leurs Majestés ouvrirent le bal. Les personnes qui avaient l'honneur de former ce quadrille avaient été désignées d'avance. Les femmes comme les hommes se tenaient toutes debout.

L'ensemble était beau, imposant, mais froid. Déjà accoutumée au tumulte, à la foule et à la liberté des bals masqués, je me sentais de plus en plus gênée et glacée par l'air composé de tout ce grand monde ; aussi, lorsque mon tour vint de danser, je m'en acquittai fort mal, au grand chagrin de mon père et de ma pauvre bonne mère, qui avait entendu parler des grâces et des succès de sa fille dans les différents genres de danse alors de mode.

Dans l'intervalle assez long laissé entre les écossaises, les valse et les contre-danses, Leurs Majestés firent plusieurs fois le tour de la salle en adressant quelques mots aux dames placées sur le premier rang. Je remarquai que celles qui occupaient le second rang, cherchaient, avec assez peu de cérémonie, à passer de ce second rang au premier, afin d'obtenir au moins un regard de Leurs Majestés.

A minuit, un souper splendide fut servi ; quelques personnes seulement furent admises à la table du roi et de la reine. D'autres tables étaient dressées où la place de chacun avait été désignée. Après le souper, qui fut silencieux et court, Leurs Majestés reparurent un instant dans la salle de bal, puis s'éclipsèrent, et à une heure après minuit tout le monde était parti.

Au retour, je fus grondée sur la gaucherie dont j'avais fait preuve ; mon père me dit sans détour que j'avais dansé d'une manière ridicule ; ce mot cruel me fit fondre en larmes, et acheva de me donner une sorte d'aversion pour les bals parés de la cour. Autant j'avais espéré que cette première invitation en amènerait d'autres, autant je le redoutais aujourd'hui. Que répondrais-je à Isaure, lorsqu'elle me dirait comme de coutume : « Raconte-moi tes succès ? »

Mais un chagrin plus cuisant que ceux de l'amour-propre blessé allait me frapper.

Depuis quelque temps, les lettres de Pascaline devenaient plus courtes et plus rares ; dans les miennes, il n'était jamais question que de projets d'avenir pour elle ; je voulais qu'elle vint se réunir à nous, je rêvais pour elle quelque brillant mariage, et je lui parlais sans cesse de cette réunion, qui me semblait devoir faire son bonheur comme le mien. Elle répondait vaguement à mes pressantes instances, et je devinais qu'elle redoutait mon père, auquel elle n'avait jamais plu.

La lettre de Pascaline, si impatiemment attendue, arrive enfin ; je la dévore, puis je la relis lentement pour la savourer à mon aise ; mais, chose étrange ! il me semble que j'en ai reçu une tout à fait semblable le mois précédent ; je prends toutes les lettres de cette amie si chère, afin de les relire l'une après l'autre... D'abord, j'ai peine à en croire mes yeux, mais enfin il faut bien me rendre à l'évidence. Toutes ces lettres, remplies de phrases ronflantes, n'étaient guère que la copie les unes des autres. Ce fut comme un bandeau qui se détacha de mes yeux ; je me rappelai alors que Pascaline, qui entretenait avec son frère une correspondance active, m'avait dit que son habitude était de faire deux ou trois brouillons, et de s'en servir tour à tour en y ajoutant seulement quelques variantes. Jeune et étourdie, je n'avais

pas compris d'abord la valeur de cet aveu, mais aujourd'hui je la comprenais enfin. Ainsi, chez Pascaline rien ne partait du cœur, elle alignait des phrases, elle se servait d'expressions emphatiques sans rien sentir, sans rien penser peut-être de ce qu'elle écrivait. Moi aussi, je m'étais répétée souvent dans l'expression de ma tendresse pour elle, mais ces répétitions avaient été de celles qui échappent à un cœur aimant. Oui, je l'avais aimée, je l'aimais tendrement, et jamais, non jamais, elle n'avait rien senti de cette amitié passionnée dont elle était l'objet.

Les mots ne sauraient rendre la profonde amertume dont cette découverte navrait mon cœur. C'était ma première déception, déception qui m'avait été presque prédite par mon angélique mère. Que de fois ma mère m'avait répété, en parlant de cette amie idolâtrée : « Jolie, mais égoïste ; une charmante figure, et un cœur sec ; ma pauvre fille, tu t'attaches à qui ne sait pas aimer ! » Et dans mon injustice j'avais osé croire ma mère jalouse de mon amie. Probablement, ma mère avait vu avant moi ce que je découvrais seulement aujourd'hui... Mon premier mouvement fut de déchirer ces lettres qui étaient la honte de Pascaline... mais, presque aussitôt, je me dis qu'il fallait les garder ; aveuglée comme je l'avais été longtemps, je pouvais me laisser aveugler encore. Quelques lignes adroites pour me ramener lorsqu'on sentirait que mon affection se refroidissait, m'auraient peut-être persuadé que c'était moi qui avais tort, que j'avais mal jugé mon amie ; il me fallait une égide contre ce danger, et la meilleure c'était les lettres mêmes de Pascaline.

Au lieu de répondre comme de coutume à celle que je venais de recevoir, j'écrivis à sa sœur, et je lui parlai du chagrin que j'avais ressenti en apprenant la résolution de notre cousin Étienne ou Nono, de se faire soldat. Le pauvre garçon ! depuis on n'entendit jamais parler de lui.

Quinze jours après, Pascaline m'écrivait et se plaignait de mon silence ; je répondis seulement ces mots : « Tu aurais dû renouveler tes brouillons ; — tout est fini entre nous. »

Ma bonne mère avait deviné, j'en suis bien certaine, la cause de mon chagrin, chagrin visible ; elle évita de m'en parler, se doutant bien que j'étais honteuse d'avoir été si longtemps dupe de faux semblants, et moi, peut-être par orgueil, je me tus.

L'affection que je portais à Isaure ne pouvait remplacer celle que j'avais vouée à une première amie. Isaure marchait aussi dans les voies de l'égoïsme, mais ce n'était pas sa faute. Gâtée, adulée par tout ce qui l'entourait, elle s'accoutumait à se complaire pour tout et à compter les autres pour rien. C'était une enfant mal élevée, et qui devait payer bien cher la mauvaise éducation qu'elle recevait. Je l'aimais cependant, et je cherchais souvent à exciter en elle une affection pareille à la mienne. C'était en vain : s'occuper de pature était pour elle le premier de tous les besoins, et il y avait dans notre manière d'envisager les choses de ce monde autant de différence qu'il s'en trouvait entre les opinions politiques de nos parents. Heureuses, bien heureuses les jeunes filles dont le père et la mère, sages, prudents, et toujours d'accord, savent unir une sévérité nécessaire à une tendresse réelle ! oui, bien heureuses celles dont les parents les aiment pour elles, et non pour eux-mêmes !

La saison des fêtes était revenue, mais je ne la saluais pas avec le même enivrement que l'année précédente. A la fin de cet hiver où j'avais passé de plaisirs en plaisirs, il m'avait semblé, plus d'une fois, que ces plaisirs étaient au fond toujours les mêmes. Je ne m'en sentais pas complètement dégoûtée, mais ils m'excitaient plus en moi cette ardeur fébrile, que fait naître l'inconnu. L'amère déception que je venais d'éprouver m'avait ôté quelque chose de ma gaieté naturelle. Je me sentais mécontente de moi-même, et je doutais d'inspirer une véritable affection à Isaure. Comment croire à l'amitié d'une jeune fille que les souffrances d'un père laissent froide ? Monsieur de V^{'''}, malade depuis longtemps, était condamné par les médecins, et souvent, trop souvent, oubliant ses souffrances, la mère et la fille semblaient n'y voir qu'un obstacle aux plaisirs du monde qu'elles aimaient de passion. Ce n'est pas tout : plus que jamais les probabilités d'une guerre contre la Russie devenaient évidentes. Nul doute, si cette guerre éclatait, que le roi de Westphalie n'y prît part ; mon père alors partirait, et nous aurions encore à trembler pour lui, pour mon oncle, le général G^{'''}, et pour d'autres parents qui faisaient partie de la grande armée. L'approche de la terrible année 1812 semblait répandre dans l'air de vagues inquiétudes, de tristes pressentiments, et quoique la confiance dans l'étoile du grand Napoléon fût entière, une sorte de malaise rendait languissantes des fêtes jadis si animées.

Le grand maréchal du palais, dont l'hôtel était petit, voulait avoir, à son tour, l'honneur de recevoir ses souverains dans un bal masqué. L'espace manquant, les invitations devaient être fort restreintes, et par cela même fort recherchées. Le jour où arriva celle qui était adressée au colonel Ulliac et à sa famille, mon père nous apprit que le chevalier de C^{'''} en avait obtenu une, et qu'Isaure désirait vivement d'assister à ce bal, dont on disait déjà mille merveilles. Comme madame de V^{'''} ne pouvait quitter son mari, alors alité, le chevalier de C^{'''} s'était fait fort d'obtenir de mon père la permission de placer Isaure sous le patronage de ma bonne mère.

« Mais monsieur de V^{'''} est en danger de mort ! s'était écrié mon père.

— Madame de V^{'''} ne le quitte pas, avait répondu le chevalier de C^{'''}. Cette pauvre Isaure n'est pas allée encore à un seul bal, et comme c'est le premier que donne le grand maréchal, elle meurt d'envie de le voir, d'autant plus qu'on parle de quadrilles magnifiques qui ne se renouvelleront pas ailleurs. Que mademoiselle Sophie ait donc la complaisance d'écrire un mot à Isaure pour lui faire savoir quelle marque distinctive madame Ulliac portera sur la manche de son domino. Quant à mademoiselle Sophie, quel que soit le costume de déguisement qu'elle aura adopté, je la reconnaitrai toujours. »

Et là-dessus, monsieur le chevalier de C^{'''} s'était répandu en éloges sur mon compte, afin, sans doute, d'adoucir mon père qui avait répondu d'un air peu engageant : « J'en parlerai à ma femme.

— Vois, ma chère amie, avait-il ajouté, si tu dois servir de chaperon à une jeune fille qui pense au bal quand son père se meurt. »

Il y eut un moment de silence.

« Mon ami, dit ma mère, je serais d'avis de renoncer à cette fête. Qu'en dis-tu, ma fille ? »

J'avais le cœur gros, et pourtant je ne voulais pas dire jusqu'à quel point je trouvais Isaure blâmable. Il me semblait que madame de V*** l'était plus encore.

« Renoncer à cette fête, reprit mon père, c'est impossible. Le grand maréchal du palais m'a dit qu'il compte nous y voir. Je veux encore espérer que mademoiselle de V*** n'y paraîtra pas.

— Mais si elle y vient ? demanda ma mère.

— Si elle y vient, repartit mon père, tu te lèveras sous quelque prétexte, et tu te perdras avec ta fille dans la foule des masques. Isaure comprendra, je l'espère, cette leçon muette. »

Cet hiver-là, j'étais allée plusieurs fois au bal sans beaucoup de plaisir, mais cette fois, ce fut avec les yeux pleins de larmes que je partis. Troublée à la pensée du chagrin qu'allait éprouver Isaure, j'étais en outre vivement peinée en voyant se changer en amertume, par la mission délicate et pénible dont ma mère était chargée, le plaisir qu'elle s'était fait d'assister, pour la première fois, à un bal masqué ; aussi, je ne fis pas attention à la décoration de l'hôtel, qui était réellement féerique, selon ce qu'on disait autour de moi. Je venais à peine de prendre place pour la première écosaise, lorsque j'entendis derrière moi une voix qui disait : « Ah ! mademoiselle Sophie, vous êtes donc paysanne autrichienne ce soir ? Et la même voix ajouta : Isaure est là, détournerez-vous un peu, pour lui serrer la main.

— Où est madame votre mère ?

— Dans ce salon.

— De quelle couleur est le ruban qu'elle porte à son domino ?

— Rouge, répondis-je en balbutiant. » Et je quittai la main d'Isaure, car mon tour de figurer était venu.

Lorsque la danse fut finie, mon cavalier me ramena auprès de ma mère. A ma vue elle se leva aussitôt, me prit par le bras et dit à monsieur le chevalier de C*** qui se tenait debout derrière le siège occupé par Isaure : « Veuillez m'excuser, mais je désire parcourir tous les salons avec ma fille. » Et ainsi que l'avait ordonné mon père, nous nous perdimmes au milieu des autres masques.

« O maman ! que lui as-tu dit ? demandai-je tout émue. Pauvre Isaure !

— Je lui ai dit seulement, répondit ma mère : Monsieur votre père est donc sauvé ? Elle a balbutié quelques mots que je n'ai pas entendus, et dans ce moment tu es arrivée. Monsieur le chevalier de C*** m'a cherchée longtemps, à ce qu'il m'a dit en me confiant Isaure. Il en devait être ainsi, car j'avais caché le signe de reconnaissance que je porte sur ma manche. »

Non moins émue que moi, mon excellente mère ajouta : « J'aurais voulu épargner cet affront à une jeune fille que tu aimes, mais l'ordre de ton père était formel. Il s'en suivra une rupture ; j'aurais voulu aussi l'éviter.

— Maman, je t'en prie, allons-nous en !

— C'est impossible ; ton père veut que nous paraissions sans masque au souper. »

Il fallut rester, il fallut danser, et loin de jouir de cette fête, qui fut des plus brillantes, j'eus, pour la première fois, à souffrir de la contrainte qu'impose le monde à un cœur blessé. Je tremblais, chaque fois que nous passions d'un salon dans un autre, de rencontrer Isaure ; mais probablement la rude leçon avait

été sentie, et elle avait quitté ce bal, où la tendresse inconsidérée de sa mère lui avait permis de venir.

Oui, c'était encore une rupture ; je n'avais pas dix-huit ans, et déjà deux fois j'avais mal placé mes affections. Quelques jours après, nous recevions la lettre de faire part qui nous annonçait la mort de monsieur de V***.

Je fus au moment d'écrire à Isaure, mais que lui dire ? comment lui parler des larmes que devait lui coûter la perte de son père ?... Je pleurai beaucoup, et je gardai le silence, comprenant que je ne pouvais dire un seul mot, ni du passé, ni du présent, sans paraître blâmer mes parents et sans accuser la mère d'Isaure.

Une nuit (depuis quelque temps ma pauvre mère était fort souffrante), nous fûmes réveillées en sursaut par les sons de la trompe du garde de nuit et par ce terrible mot : *Feu !* Ce mot, prononcé avec une voix gutturale et avec lenteur, a quelque chose de plus lugubre que le cri français : *Au feu !* En un instant, toute la maison fut sur pied ; nous courûmes vers l'escalier dont les fenêtres donnaient du côté de la place Frédéric : d'énormes colonnes de feu montaient vers le ciel, au milieu d'épaisses colonnes de fumée.

— Le feu est à la basse ville, dirent plusieurs voix ; quel désastre !

A l'instant, le glas funèbre du tocsin se mêla au cri de *Feu*, répété par des centaines de voix, aux roulements des tambours et à l'appel des trompettes.

Mon père avait revêtu à la hâte son uniforme ; il embrassa ma mère et moi, en nous recommandant de ne pas quitter la maison, et il partit.

Quelle nuit que celle-là ! nous la passâmes assises sur les marches de l'escalier, suivant du regard les progrès de l'incendie qui dévorait, non la basse ville, mais le château royal. De temps en temps nous descendions jusqu'à la porte de la rue, espérant que quelques personnes y passeraient en venant du lieu du sinistre. Monsieur de K***, voyant l'anxiété de ma mère et la mienne, eut l'obligeance d'aller aux informations. Il revint nous dire que le roi, la reine, les dames du palais et les officiers de service avaient pu se sauver. On ignorait s'il avait été possible d'emporter quelque chose du château. Le roi, après avoir mis la reine en sûreté chez le grand maréchal, était revenu pour diriger lui-même les troupes qui travaillaient avec ardeur à maîtriser l'incendie. Et mon père était là !... Oui, cette nuit fut longue et cruelle à passer. Peu à peu cependant les flammes semblèrent s'apaiser, et au petit jour ma mère, cédant à mes instances, me permit d'aller chercher des nouvelles de mon père. Les troupes entouraient le château, et maintenaient les curieux à une grande distance. Inutilement je cherchai à me frayer un passage ; j'étais partout repoussée ; enfin j'aperçus un officier d'artillerie avec lequel j'avais dansé bien souvent, et je l'appelai par son nom.

« Mademoiselle Ulliac ! est-ce possible ! dit-il en accourant.

— Avez-vous vu mon père ? demandai-je.

— Qui n'a point vu le colonel, répondit-il, il était partout ! Tranquillisez-vous, mademoiselle, il n'a pas reçu une égratignure, et pourtant il ne s'est pas ménagé.

— Oh ! que je puisse le voir, capitaine, je vous en prie.

— Rien de plus facile, mademoiselle; et les rangs des soldats s'ouvrirent pour me livrer passage.

D'épaisses colonnes de fumée se détachaient encore sur le ciel gris d'une matinée de décembre. Des poutres, mille débris à moitié calcinés par le feu, jonchaient le sol. Quelques plafonds tenaient encore, et aux murailles pendaient des débris de tentures.

Nous parvîmes, par un escalier à moitié rompu, au premier étage. Là était mon père; il dirigeait les travailleurs, qui faisaient jouer des pompes sur un foyer qu'on n'avait pas encore pu éteindre.

« Toi ici ! s'écria-t-il en me voyant.

— O mon père ! et je me jetai dans ses bras en pleurant.

Des larmes brillaient aussi dans ses yeux; il me tint quelque temps serrée sur sa poitrine, puis il me dit : « Et ta mère ?

— Ma mère serait venue avec moi, répondis-je, si elle avait été en état de marcher.

— Nous avons eu à lutter contre un terrible ennemi, dit-il en souriant. Viens voir le champ de bataille.

— Oh non ! pas à présent; ma mère est dans une inquiétude mortelle.

— Tu as raison, va; d'ailleurs, tout n'est pas terminé encore, mais ne le dis pas à ta mère. »

Il me serra encore une fois dans ses bras en me disant : « Va; je ne puis t'accompagner, mon poste est ici. Capitaine Stietz, ayez la complaisance de reconduire ma fille. »

Bien des fois je me retournai avant de quitter la salle, pour regarder mon père. Ses épaulettes étaient noircies par la fumée, et son uniforme portait les traces de la lutte qu'il avait fallu soutenir contre un ennemi bien terrible en effet. J'eus beaucoup de peine à empêcher le capitaine de me suivre jusqu'à la maison : sa vue aurait pu alarmer ma mère; mais elle m'attendait sur le seuil de la porte de la rue. Mon air rayonnant la rassura tout d'abord.

« Il vit ! s'écria-t-elle.

— Oui, et il n'a pas une blessure. »

Elle s'affaissa sur le fauteuil qu'on avait descendu pour elle, et des larmes abondantes soulagèrent son cœur oppressé.

Les jours suivants, on eut quelques détails sur les dangers courus par leurs Majestés et toutes les personnes de service au château cette nuit-là. Au prix de périlleux efforts on était parvenu à sauver les diamants, la vaisselle plate et une partie de la garde-robe de la reine. Il paraissait que le feu avait couvé depuis plusieurs jours, rongé sourdement les poutres au-dessous desquelles on avait placé imprudemment le tuyau d'un calorifère. Grâce au sang-froid des chefs qui avaient dirigé les troupes, la basse ville avait été préservée d'une manière presque miraculeuse, mais le château n'était plus qu'une ruine aux murs lézardés.

Le grand maréchal dut céder son hôtel à leurs Majestés. Plusieurs hôtels avoisinants furent évacués, et au moyen de communications établies à l'intérieur, il fut possible de rendre habitable cette demeure improvisée, d'où la vue était plus belle que du château royal; car de là, on dominait le parc, l'immense plaine du Forst où coulait la Fulde, et le regard embrassait un horizon de dix à douze lieues.

Beaucoup de personnes, croyant aux présages ou feignant d'y croire, prétendaient qu'elles voyaient dans cet événement l'annonce d'événements plus

terribles encore. Ces augures-là venaient du parti opposé aux Français; les augures du parti français voyaient au contraire dans tout ce qui s'était passé la preuve évidente de la protection accordée par le ciel à leurs Majestés; ils faisaient remarquer, que si le feu avait pris trois jours auparavant, où il y avait eu gala à la cour, beaucoup de gens auraient certainement péri. L'incendie du château n'était, à leur avis, que l'invitation de bâtir un palais.

Dès que la cour fut à peu près installée dans sa demeure provisoire, les fêtes, les parties de traîneaux, les spectacles en grande loge reprirent leur cours accoutumé. Cette fois, c'était surtout pour obéir à mon père que je me rendais aux invitations qui nous étaient adressées. Nous touchions à la désastreuse année de 1812, et le sombre mois de décembre assombrissait encore les pensées de ceux qui savaient réfléchir. Une rupture avec la Russie était désormais certaine. Par décret du roi, les troupes westphaliennes devaient être mises sur le pied de guerre. Déjà nous savions que mon père serait nommé commandant en second de l'artillerie et du génie westphaliens, et plus nous avançons vers l'époque présumée du départ, plus la tristesse accablait ma pauvre mère et moi. Combien les encouragements de l'amitié me manquaient en ce cruel moment ? Autrefois j'aurais pu épancher le trop plein de mon âme en écrivant à Pascaline, plus tard j'aurais pu parler à Isaure des inquiétudes que m'inspirait l'avenir, mais Pascaline ne m'avait jamais aimée, et Isaure, blessée jusqu'au fond de l'âme, ne m'aimait plus. Je me sentais plus seule que dans le temps où, n'ayant jamais eu de compagne de mon âge, j'ignorais le bonheur que l'on goûte à aimer. Aucune occasion de rencontrer Isaure ne s'était présentée, son deuil récent lui interdisant de se montrer dans les fêtes, ni au parc, où se rassemblaient les patineurs; jusqu'à la consolation de recevoir de ses nouvelles m'était refusée, car les personnes que nos familles voyaient n'étaient pas les mêmes... Oui, ces plaisirs que j'avais tant désirés, et dont j'avais cru ne jamais me rassasier, étaient devenus pour moi de pénibles corvées.

Le jour où l'on apprit la déclaration de guerre faite à la Russie, nous reçûmes un grand nombre de visites. L'ambassadeur de Russie, entre autres, qui aimait beaucoup mon père, vint le voir. On parla surtout des probabilités d'une guerre qui, de l'avis de tous les officiers français, serait promptement terminée. Quelqu'un ayant dit que la Russie n'aurait pas même un allié, l'ambassadeur répondit :

« La Russie a un allié puissant et redoutable, sur lequel elle peut toujours compter.

— Lequel donc ? demanda mon père.

— L'hiver ! » répondit l'ambassadeur.

Ce mot fut prononcé avec un tel accent, qu'il me fit courir le frisson dans les veines.

Il y eut un assez long silence, puis la discussion recommença et se prolongea fort longtemps.

Oui, l'ambassadeur avait raison; la Russie pouvait compter sur un allié puissant et redoutable... l'hiver !... mais qui aurait cru alors qu'une campagne, commandée par Napoléon I^{er}, ne serait pas terminée avant l'arrivée de ce terrible allié !

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

(La suite au prochain numéro.)

LE DROIT D'AINESSE

Quatrième article.

Saint-Omer, mai 18...

Dieu est bien bon pour moi, car il me donne une grande bonne volonté qui, à elle seule, est déjà une récompense anticipée du bien que l'on voudrait faire. J'ai lu dans les Psaumes ces mots : *C'est aujourd'hui que je commence !* J'ai bien envie de me les appliquer ; *jusqu'ici*, je n'ai pas embrassé complètement le devoir que le ciel m'a imposé, je n'ai pas voulu d'une volonté ferme, je ne me suis pas donnée tout entière à ma tâche, noble et grande cependant ; je n'y ai pas appliqué tout mon cœur, toutes mes facultés, si minces qu'elles soient, mais *aujourd'hui*, je commence. Et d'abord, établissons mon bilan, voyons ma position. Quel est mon emploi en ce monde ? De tenir la maison, de consoler mon père, d'élever ses enfants. Que faut-il pour cela ? De l'ordre et de l'économie pour la maison ; pour mon père, de l'affection ; pour les enfants, de la douceur et de la persévérance. En m'examinant, je reconnais que je ne possède aucune de ces qualités, sauf l'amour filial, que je sens réel et vif ; mais je suis assez dépendante, surtout dans les petites choses (et c'est par elles que vient le coulage, comme dit ma cousine) ; j'ai une douceur apparente, mais je m'emporte vite et me décourage encore plus promptement. Que conclure de cela ? Qu'il faut que je me corrige, que je prenne sur moi, tantôt en me privant d'un objet qui me serait agréable, tantôt en supportant avec patience les sottises de Véronique, les défauts des enfants, tantôt en persévérant, alors même que le succès ne me semblerait pas possible. C'est surtout cette douceur qui n'est pas de l'indifférence, ni du fatalisme, dont je sens le besoin, et que je veux tâcher d'acquérir. Lorsque je me suis emportée, lorsque j'ai dit beaucoup de paroles vives, vaines et quelquefois dures, on ne m'obéit pas mieux, au contraire, je m'en suis aperçue plusieurs fois. A la suite d'une observation brusque, Véronique perd la tête, Francine pleure, et alors, désolée du mal que j'ai fait, je n'ose de longtemps reprendre mon autorité. Allons, du courage ! je pense que Dieu me voit, et que mes pauvres petits efforts, fussent-ils sans résultat ici-bas, ne seront pas perdus devant lui...

Je me suis fait aussi un plan de journée, où j'ai fait entrer ma prière, les soins du ménage, le travail à l'aiguille, les leçons aux enfants, et une heure de lecture ou d'étude particulière. Je me trouve bien de cette petite méthode, et depuis que j'ai fait mes Pâques, que je suis, comme je l'espère, en grâce avec Dieu, j'ai un grand plaisir à prier et à penser aux choses du ciel. Ces idées me soutiennent et me consolent ; seule, je suis trop faible pour agir avec courage, pour souffrir avec patience, pour ne pas me laisser gagner par la paresse, emporter par la colère, ou gonfler par l'orgueil ; mais l'œil de Dieu que je

sens sur moi me contient et me rassure. N'ai-je pas lu quelque part dans une Epître de saint Paul, je crois : *Je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout en Celui qui me fortifie*. Soyons donc forte, puisque le Dieu fort est avec nous !

Saint-Omer, juin 18...

Hélas ! ce que c'est que nos bonnes résolutions ! Je me suis emportée ce matin contre cette pauvre Véronique, et je lui ai dit des choses dures et désagréables. Elle s'obstine dans ses antiques méthodes, arriérées et routinières, et que ma cousine Duperron déclare détestables, et lorsque je veux lui expliquer une théorie dont la pratique serait toute facile, elle hoche la tête et me dit imperturbablement : « Je suis trop vieille pour changer de manière de faire, et mademoiselle est trop jeune pour entendre quelque chose à cela. Si c'était la broderie, le piano, je ne dis pas ! mais la lessive !... »

Et puis, elle continue... et je me suis impatientée, je lui ai reproché sans ménagements sa bêtise entêtée et ses incorrigibles désobéissances. D'abord, elle a voulu répliquer, mais je l'ai obligée à se taire ; elle m'a dit enfin, et le tablier sur les yeux : « Comme vous me traitez, mademoiselle ! moi qui suis si attachée à la famille ! »

Ce mot a fait tomber en partie ma colère, et quand je me suis trouvée seule, je me suis demandé si le moment où le sang bouillonne, où le cœur bat, où les idées sont obscures et les paroles précipitées, était bien celui qu'il fallait choisir pour faire la leçon aux autres ?..

Du courage ! il faut prendre sur soi, il faut travailler ! *Rien sans peine !* le devoir, le bonheur, le succès, tout est au prix de mes efforts ; encore un coup, du courage ! Mais, mon Dieu ! que ma vie est changée !

Saint-Omer, juin 18...

Fanny, qui est l'excellente élève d'une excellente maîtresse, et qui, grâce à sa mère, possède toute sorte de petits talents domestiques, Fanny m'apprend... à repasser. Je vois qu'il faut donner quelque assistance à Véronique, si je veux conserver à notre maison un aspect d'ordre et de bien-être, et que certains travaux se feront très-mal si je ne les fais moi-même. La bonne Fanny est venue à mon aide, et sa gaieté me soutient autant que son exemple. Elle fait tout en riant et en chantant, et l'autre jour, en la voyant de ses petites mains agiles et fortes remuer des piles de linge et les mouiller pour les préparer à l'action du fer, en la voyant aller, venir, toujours riante, en écoutant sa voix douce qui chantait un vieux air du pays, je pensais involontairement à ces vers de Shakespeare dans

le Conte d'hiver : « Si vous chantiez, je voudrais vous entendre chanter toujours ; je voudrais vous voir donner l'aumône, prier, régler votre maison, tout faire en chantant... »

Je fais de mon mieux pour devenir, ainsi qu'elle, active et laborieuse ; mais j'ai quelque peine à abandonner ces lectures, ces études qui, seules, autrefois, remplissaient mes heures ; le ménage m'absorbe aujourd'hui, moi qui ai connu de si nobles occupations et de si doux loisirs, et quelquefois je me dis : Si ma pauvre tante me voyait ! Eh bien, si elle me voyait, elle me plaindrait peut-être, mais elle m'approuverait à coup sûr. La littérature n'atteint son but, les arts n'arrivent à leur point idéal, que lorsqu'ils nous enseignent le bien, et si de belles spéculations, si l'histoire, si la poésie, si la musique me détournent de mon devoir, ne pourrait-on pas me reprocher à moi, de les détourner de leur véritable fin ?

Saint-Omer, juillet 18...

Je ne suis pas mécontente : ma petite Francine apprend bien ; Edmond m'aime à la folie ; ses caresses et ses jeux dilatent mon cœur. Je l'aime plus qu'un frère : comme un enfant. Mon père semble mieux, et quelques brillants succès, obtenus auprès de malades désespérés, en lui rendant la confiance publique, lui rendent force et courage. Je vois, à l'horizon de l'avenir, ces pâles et doux rayons qui présagent de beaux jours.

Saint-Omer, juillet 18...

Je viens de subir une petite épreuve. Mon deuil, mes deux longs deuils sont finis, mais j'avais continué à porter mes robes noires, par économie, car il me faut calculer de près. Avant-hier, madame Duperron m'écrivit un mot pour nous inviter à dîner à la campagne, et mon père accepta pour lui, pour moi, et même pour Francine, à qui l'on avait fait l'honneur d'une invitation nominale. Au moment de m'habiller, je cherchai dans mes anciennes toilettes. Ces jolies robes, ces chapeaux de Paris, avaient perdu leur fraîcheur et leur grâce, car ils n'étaient plus à la mode : il fallut cependant faire un choix dans ce qui me parut le moins suranné ; j'étais un peu triste en me voyant si déchuée de mon ancienne élégance, et quand j'habillai Francine, ce sentiment redoubla ; il s'y joignit un reproche intérieur. J'avais manqué de prévoyance, et n'ayant pas assez d'argent pour renouveler nos toilettes, j'aurais dû y pourvoir d'une autre manière, et suppléer par mon propre travail à l'insuffisance de nos ressources. Un peu de goût et d'industrie aurait suffi peut-être. « Allons, me dis-je, acceptons cette mortification en expiation de ma négligence ; d'ailleurs, il n'y aura pas d'étrangers chez notre cousine ! »

Je me trompais bien, c'était une réunion nombreuse, une petite fête ! Les amies de Fanny en fraîches toilettes, des enfants, de l'âge de Francine, étaient groupés sur la pelouse à notre arrivée, et, je l'avoue, je rougis un peu de ma vieille robe et de mon chapeau fané en me trouvant au milieu de ce cercle brillant. Je devins mécontente. Ma pauvre Francine m'inquiétait aussi, je la trouvais mal mise, je me la figurais embarrassée, honteuse peut-être, peut-être délaissée parmi ces petites filles, que leur parure

émerveillait et rendait plus moqueuses que de coutume. Des sentiments pénibles me préoccupaient et me laissaient triste au sein d'une assemblée riante : on me fit beaucoup d'avances, je n'y répondis guère ; on s'éloigna de moi, j'en souffris. Quand les yeux d'une de ces jeunes filles tombaient sur moi, je me figurais qu'elle examinait avec dédain mon humble costume ; quand une d'entre elles riait, je pensais servir de but à ses risées ; quand on parlait bas, je croyais être le sujet de l'entretien. Bref, mon cœur était noyé dans les eaux amères de la susceptibilité ; j'étais fort malheureuse, mais j'étais aussi fort injuste. Je répondis peu et mal aux affectueuses démonstrations de Fanny, et lorsqu'elle m'eût laissée pour s'occuper de ses autres compagnes, je m'en trouvai froissée. Elle revint vers moi et me dit avec sa bonhomie accoutumée : « Tu as l'air triste, Octavie ! qu'as-tu donc ? et pourquoi gardes-tu ce lourd chapeau ? Tiens, laisse-moi l'ôter et te recoiffer un peu ! Je te prêterai une de mes petites coiffures de rubans si tu veux !... »

Je la repoussai vivement, car il me semblait qu'elle rougissait de moi devant ses amies et qu'elle voulait déguiser ma pauvreté à leurs yeux. « Laisse-moi, dis-je, je n'ai besoin de rien, et puisque mon chapeau te choque, eh bien, je l'ôterai !... »

Elle me regarda toute surprise : « Tu es fâchée ! me dit-elle, ma pauvre petite Octavie, je n'ai pas voulu te faire de peine, moi qui étais si contente aujourd'hui ! car tu ne sais pas ? Mon frère Hector revient à la fin du mois, et il passera plusieurs semaines avec nous ! »

En d'autres temps, je me serais associée à sa joie, mais alors une amertume secrète me rendit sèche et boudeuse : Fanny, ne pouvant rien obtenir de moi, s'éloigna, et je lui en voulus encore. Que de fautes, mon Dieu !

Au retour, je m'aperçus que Francine était triste ; je l'interrogeai. « Les petites filles ont ri de moi, m'a-t-elle répondu, et son petit cœur était gonflé de soupçons, parce que ma robe n'était plus belle, et aussi, parce qu'il s'y trouvait un accroc, ma sœur ! »

J'avais plus envie de pleurer qu'elle, mais quand après cette journée pénible, je me trouvais seule, le bon Dieu me fit la grâce de réfléchir et de voir clairement mes fautes. J'ai manqué à mes devoirs d'état, car la position de mon père exige que nous conservions toujours un extérieur convenable, et qui, dans sa modestie, ne prête ni à la pitié ni au rire ; j'ai fait souffrir les autres d'une faute qui était mienne, et à l'endroit de Fanny et de sa mère, ma méchante humeur ressemblait fort à de l'ingratitude ; car combien ne sont-elles pas toujours pour moi bonnes et affectueuses ! J'ai fait souffrir Francine, et sa jeune âme a reçu peut-être aujourd'hui une première impression d'envie jalouse contre les enfants plus favorisés qu'elle. Sa mère ne l'aurait pas exposée à cette souffrance, et ne suis-je pas sa mère !

Pardon, mon Dieu ! je tâcherai de mieux faire, et d'abord, je ferai ma paix avec Fanny.

Saint-Omer, juillet 18...

La paix est faite ! j'ai tout avoué à ma gentille cousine, ma négligence, mon humeur, mes injustices, elle m'a tout pardonné, et nous nous sommes embrassées.

Le bonheur la rendait plus aimable qu'à l'ordinaire ; son frère chéri, Hector, est arrivé, et il vient d'être nommé, dans une administration, à un poste assez important. Toute médaille a un revers : cette nomination l'appelle dans un des départements du midi, et avant que de s'y rendre, il a voulu passer quelques semaines dans la maison paternelle. Sa famille est au comble de la joie, et Fanny passe tantôt d'une enfance gaieté à une émotion tendre et fièvre, lorsqu'elle parle de ce frère, l'orgueil et l'amour des siens.

Comme ce n'est pas tout d'avouer ses fautes et qu'il faut encore les réparer, je m'applique à la couture, et je m'efforce de suppléer, pour Francine et pour moi, au secours d'une aiguille étrangère. Je suis novice, je tâtonne, je me trompe, mais un petit succès fait oublier grand nombre d'essais infructueux, et quand je me sens découragée, fatiguée, je lis quelques pages d'un bon livre, pour me remonter l'esprit et le cœur. La bibliothèque que ma belle-mère m'a léguée m'est précieuse : ce sont les vrais remèdes de l'âme que ces livres qui parlent au cœur triste d'un Ami céleste qui le contemple, et qui montrent les splendeurs du ciel à ceux que la vie courbe sous son poids monotone, ou qu'elle accable par ses luttes contre d'implacables nécessités. Pour la vie chrétienne, je ne suis aussi qu'une pauvre petite novice, mais que j'ai le désir d'avancer !

Saint-Omer, août 18...

Nos bons parents Duperron ne nous négligent pas, et quelle que soit la félicité intime que leur donne la présence de leur fils, ils trouvent des moments pour nous. Fanny, qui croit que tout le monde voit son frère avec des yeux de sœur, veut à toute force connaître sur lui mon opinion. Et je n'en ai pas ! je le trouve intelligent, et je le crois bon, mais je n'ai jamais cherché, et pour cause, à analyser son caractère. J'ai blâmé parfois, à part moi, les jeunes filles qui s'occupent ainsi de ceux qui pourraient devenir leurs maris ; il y a dans cette attention un je ne sais quoi qui blesse tout à la fois la dignité et la modestie ; aussi, chercherai-je à éviter ce travers, fussé-je à marier, ce qui n'est pas, ce qui ne sera jamais, et Fanny le sait bien ! Mais elle est si bonne sœur, et elle voudrait entendre de toutes les bouches l'éloge de son frère bien-aimé. Peut-être, quand mon Edmond sera grand, aurai-je la même faiblesse...

Saint-Omer, septembre 18...

Ce matin, madame Duperron est venue chez nous et elle m'a trouvée seule ; après une conversation insignifiante, elle m'a dit enfin : « Hector nous quitte dans dix jours ; c'est une grande peine pour nous ! — Je le conçois, ma cousine. — Il s'éloigne, il va dans les Pyrénées, et nous ne pouvons espérer qu'il se rapproche de nous avant plusieurs années... Mais, continuait-elle avec une légère émotion, nous serions plus satisfaits, plus rassurés si nous le voyions marié... marié à une personne selon notre cœur, qui serait une fille pour nous, et non pas une bru, mot que je déteste ; Je voudrais une personne de notre pays, et même quelqu'un de notre famille... j'aime ces alliances, moi ! »

Je n'avais rien à objecter, mais ces confidences me

paraissaient singulières. « Octavie, reprit-elle en me pressant la main, vous ne me comprenez pas ! Nous avons beaucoup d'estime pour vous, mon enfant ; votre conduite, depuis la mort de votre belle-mère, vous fait grand honneur, et si vous étiez la femme d'Hector, nous serions bien tranquilles sur le bonheur de notre cher fils... L'argent n'y fait rien... Là, me comprenez-vous maintenant ?... »

J'étais stupéfaite, et il fallait le visage ému, le serrement de main de ma cousine, pour m'assurer que j'avais bien entendu. Je rassemblai mes idées, et des obstacles invincibles se présentèrent à la fois à ma pensée et à mon cœur. « Je suis fille et je suis mère ! dis-je tout haut, je ne puis être autre chose. Ma chère cousine, ma digne amie, souffrez que je vous remercie du fond de l'âme de cette marque d'estime et souffrez aussi que je ne l'accepte pas. Que ferait mon père ? Que ferait Edmond et Francine ? — Ah ! voilà ce que je craignais ! murmura madame Duperron. — Ma cousine, jugez de ma position, et voyez s'il est possible que j'accepte ! mon cousin Hector trouvera une autre femme bien meilleure que je ne suis, mais mon père ne peut pas trouver une autre fille, ni ces enfants une autre sœur : c'est mon devoir de vivre pour eux, c'est leur droit de compter sur moi ! — Cela est vrai, tout cela est vrai, dit ma cousine, pourtant j'espérais... Vous conviendriez si bien à Hector ! lui et nous le désirions tant ! »

Je l'embrassai avec tendresse, elle ajouta : « Avant que de faire une demande officielle à votre père, j'ai voulu vous parler, Octavie, car vous n'êtes pas une enfant que l'on marie, vous avez bien le droit d'être consultée, et j'espérais vous obtenir de vous-même... Si mon fils vous avait plu ! — J'ai toujours tâché qu'il ne me plût pas, dis-je en riant. Je ne veux pas me marier, et je veux garder mon cœur. — Mais, reprit ma cousine en revenant à son sujet, Véronique pourrait tenir la maison de votre père... — Et il serait seul... malheureux... abandonné... oh ! ma chère cousine, pourrais-je être heureuse à ce prix, et mériterais-je d'être aimée d'un bon fils, tel que le vôtre ? »

Elle baissa la tête, mais son âme franche et bonne n'osa pas insister. Cependant, d'une manière détournée, elle revint à la charge, en me dépeignant les avantages de l'union qu'elle me proposait. Dieu me fit la grâce de résister, et moi qui suis si faible contre tout ce qui est douceur, amitié, tendresse, il m'arma de force et me mit dans la bouche des paroles tellement décisives qu'elles persuadèrent enfin madame Duperron. Elle me quitta un peu triste, mais convaincue, je l'espère, de ma profonde reconnaissance, et j'obtins d'elle la promesse que tout ceci resterait un secret pour mon père.

Quand je fus seule, je remerciai Dieu du fond de l'âme, et avec quelle joie, le soir, j'embrassai mon père et je pris les enfants, mes enfants, sur les genoux. Je les ai achetés aujourd'hui, ils sont à moi !

Saint-Omer, octobre 18...

Mon cousin Hector est parti ; puisse-t-il être heureux ! son père et sa mère me témoignent leur bienveillance accoutumée, mais Fanny, qui était dans la confidence, m'a fait essayer un déluge de reproches. « Je ne voulais d'autre sœur que toi, me répétait-elle, oh ! si tu avais voulu ! »

J'espère bien qu'Hector lui donnera une autre sœur, et que ces vains projets seront oubliés de tous; je m'en souviendrai seulement devant Dieu, pour lui recommander ceux qui voulaient m'adopter pour leur enfant.

Saint-Omer, novembre 18...

Nous avons joui hier d'une délicieuse soirée, qui paie bien des peines. C'était la fête de mon père: Francine lui avait brodé un bonnet de velours; Edmond avait tracé pour lui sa première page d'écriture et tous deux avaient appris des vers pour les lui réciter. Ils les dirent avec grâce et ils embrassèrent le héros bien-aimé de la fête avec une tendresse touchante. Notre bon père en fut ému; il nous réunit tous les trois dans ses bras, et il me dit: « Octavie, je te dois ce bonheur! je t'en bénis mille fois, ma très-chère enfant! »

J'étais heureuse aussi, bien heureuse. Après le souper, mon père me dit avec douceur: « Ma chère fille, crois bien que j'apprécie tes efforts et ton dévouement, mais l'avenir sera meilleur que le passé. Ma santé se raffermira, la clientèle revient vers moi, j'achève en ce moment un travail scientifique dont j'espère quelque réputation, et si le ciel m'accorde la vie, je travaillerai et j'assurerai l'avenir de mes enfants. D'extrêmes douleurs morales m'avaient affaibli, mais non renversé, et sous l'influence de tes soins, Octavie, je renais, et je me sens assez de sève et de vigueur pour rétablir ma carrière et fonder la fortune de ma famille. Compte sur moi, ma fille, tu ne travailleras plus seule désormais. »

Ces douces paroles, cet éloge paternel, ces images riantes me remplissaient de joie: on me l'avait bien dit: Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité, et il me rend avec usure le peu que j'ai fait. Jamais je n'oublierai cette conversation, ni cette soirée: ce fut un bonheur complet qu'aucune dissonance ne vint troubler. Le malheur est derrière nous, ce me semble,

nous l'avons dépassé; nous marchons maintenant vers la terre promise.

Saint-Omer, novembre 18...

Le mémoire scientifique de mon père a paru, et il lui attire d'honorables félicitations. Je ne savais pas que les éloges fussent chose si douce; entendre louer mon père est une joie dont je ne me lasse pas: tout rit maintenant à mes regards; le sombre chagrin n'habite plus notre maison, une douce intimité préside à nos repas, la gêne s'éloigne et nous voyons dans un avenir prochain une aisance qui me semble la fortune. Que Dieu est bon! puisse-t-il me faire la grâce de bien user du bonheur! Bonheur! depuis plusieurs années, je croyais que ce mot-là n'aurait plus de sens pour moi, excepté dans une vie meilleure.

Saint-Omer, décembre 18...

Je me trompais, ce n'était qu'une halte, et l'inquiétude qui précède le malheur, comme le vent annonce l'orage, est revenue dans ce cœur qui ne la connaît que trop bien. Mon père est malade; son corps, abattu par le chagrin, n'a pu résister à un surcroît de travail, il garde le lit, et ses confrères, qui viennent le voir assidûment, ne me rassurent pas. Oh! mon Dieu! que deviendrons-nous, n'aurez-vous pas pitié de nous, déjà à demi-orphelins, et notre seul protecteur nous serait-il enlevé? Non, Seigneur, j'espère en vous, mais mon âme est accablée d'angoisses... Je ne quitte pas mon père, il ne peut se servir de ses mains que la maladie enchaîne, et à chaque instant son regard m'appelle. Au milieu de tant de chagrins, combien je bénis Dieu d'avoir permis que je restasse fidèle à mon bien-aimé père. Si j'étais mariée maintenant et liée à d'autres devoirs, je mourrais, je crois, de douleur et de regret...

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA BOHÉMIENNE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

PEDRILLA, dité ZAIDA, 18 ans.

MARIQUITA, 16 ans.

DIEGO, frère de Mariquita, 25 ans.

GONZALO, voisin, 20 ans.

LE VIEUX.

La scène se passe dans un étroit vallón des Pyrénées. Accidents de terrain (si l'on peut). — Dans la coulisse de droite, la cabane de Mariquita et de Diego.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONZALO, MARIQUITA.

GONZALO. Mais enfin, mademoiselle Mariquita, on parle, on s'explique, on dit à ce pauvre Gonzalo, qui vous aime de tout son cœur, et qui, depuis plus de six mois, tous les jours consécutivement, vous offre sa main, son nom et la cabane qu'il tient de ses pères; on lui dit: « Monsieur Gonzalo, je suis touchée de votre constance, et nous nous marierons de lundi en huit! » Je vous assure, mademoiselle Mariquita, que ce ne sont point là des paroles particulièrement difficiles à articuler. Si vous le vouliez, elles vous

couleraient de la bouche comme l'eau de la source de l'enfant perdu.

MARIQUITA, avec un mouvement d'effroi. Gonzalo, pouvez-vous ici prononcer ce nom !

GONZALO. Puisque votre frère n'y est pas ! Oh ! je n'ignore point, et personne n'ignore dans le village que, sous peine de rudes taloches, il ne faut pas nommer cette source-là devant lui ! et je sais pourquoi encore ! vous avez beau faire la mystérieuse à cet égard, Mariquita, je connais très-bien l'histoire de la petite sœur d'un an !...

MARIQUITA. Chut !

GONZALO, continuant. Confiée au gamin de huit ans !...

MARIQUITA. Mais taisez-vous donc !

GONZALO. Et emportée par une louve !

MARIQUITA. Méchant cœur de me rappeler cette horrible histoire !

GONZALO. Comme si vous l'aviez oubliée ! Vous ne l'avez point oubliée plus que Diégo ! Quand nous le voyons courir comme un enragé sur des rocs inacessibles, à la poursuite de l'isard ou de l'ours, nous savons tous qu'il se sauve d'un souvenir avec encore plus d'acharnement qu'il ne poursuit la bête fauve !

MARIQUITA, pleurant presque. Venez, venez encore me parler de mariage !

GONZALO. Voyons, qu'est-ce que tout ça peut vous faire, à vous, qui à cette époque n'étiez pas née ? Ne dit-on pas qu'il y a dix-sept ans de ces choses ?

MARIQUITA. C'est égal, vous savez bien que ce triste événement est le chagrin de notre famille, et que j'ai été élevée à en prendre ma part !

GONZALO, triste. Alors je vous ai fait de la peine ?

MARIQUITA. Beaucoup !

GONZALO, à deux genoux. Mademoiselle Mariquita, je vous en demande pardon de tout mon cœur ! je ne l'ai pas fait exprès ! (Debout). Est-ce que je pouvais croire que vous vous intéressiez tant que cela à une mioche qui s'était perdue avant que vous eussiez ouvert vos beaux petits yeux à la lumière du jour ?

MARIQUITA. Cette enfant eût été ma sœur aînée, et, maintenant que nous n'avons plus ni père ni mère, elle aurait été ma première amie.

GONZALO. Faut-il me remettre à genoux ?

MARIQUITA. Il faut retourner à votre fusil et à vos chiens, et tâcher d'être plus heureux qu'hier, avant-hier, et les jours précédents !

GONZALO. Bon ! voilà que vous allez me reprocher ma male-chance, à présent !

MARIQUITA. Male-chance, allons donc ! Le gibier vient de lui-même vous tirer sa révérence ; maladresse à la bonne heure.

GONZALO. Male-chance, Mariquita, male-chance ! On n'est pas maladroit toute sa vie ; et puisque je n'aboutis à rien de ce que j'entreprends, à commencer par vous plaire, vous ne pouvez nier qu'il y ait male-chance.

MARIQUITA, gaie. Le fait est que si vous visez un faon, il en a pour dix ans à vivre ! Ici, la male-chance est visible, non pour le faon cependant, mais pour le chasseur. Le mulet qui roule dans le ravin là où d'autres mulets marcheraient les yeux bandés, c'est le vôtre. Votre toit est celui qui se trouve sur le passage de l'avalanche. Votre jardin celui que le torrent inonde. Sans compter qu'à la danse, le cavalier qui reste le pied en l'air et brouille tout le fandango, c'est vous !

GONZALO. Voilà ! Quand je vous le disais ! j'ai un sort !

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — N° V.

et pour couronner l'œuvre, vous vous refusez à arrêter entre nous l'époque de notre mariage !

MARIQUITA. Pardon !

GONZALO. Vrai, ma petite Mariquita ?

MARIQUITA. Notre mariage se fera...

GONZALO. De lundi en huit ?

MARIQUITA. Quand vous aurez logé une balle entre les deux yeux du grand vautour qui s'est abattu par ici, depuis huit jours !

GONZALO. Oui dà !

MARIQUITA. Ni plus ni moins !

GONZALO. Vous me mettez au défi ?

MARIQUITA. Je veux le susdit vautour à mes pieds avec une balle entre les deux yeux !

GONZALO. Eh bien !...

MARIQUITA. Eh bien ?

GONZALO. Vous serez satisfaite ! je ne vous dis que cela, vous serez satisfaite ! (A part.) J'ai mon projet ! (On entend au loin le refrain de l'air de chasse. Le piano joue la ritournelle.)

GONZALO, à part. Justement, voilà mon affaire !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DIÉGO.

(Diégo, le fusil à la main et la carnassière au dos, jette une pièce de gibier du côté de sa cabane, en même temps qu'il dépose son fusil contre une roche, un arbre, ou un fauteuil.)

DIÉGO.

PREMIER COUPLET.

Vive la chasse, image des combats !
Qu'il vente ou grêle, elle est pleine d'appas !
C'est sur les monts, enfants, qu'il fait bon vivre !
Je suis chasseur !
L'abîme en bas, les sommets blancs de givre,
C'est le bonheur !
Prés, bois, étangs, rien ne peut m'arrêter !
La bête est là, je l'entends haleter !
Tayaut, Tayaut, mes bons chiens, en avant !
Humez le vent !

DEUXIÈME COUPLET.

Elle a franchi les halliers, les côteaux ;
D'un souffle ardent se gonflent ses naseaux ;
Adieu les bois, adieu les vertes plaines !
C'est trop souffrir !
Adieu l'amour, adieu les nuits sereines !
Il faut mourir !
Un cri suprême a soudain retenti.
Chasseurs, hurrah ! cors, sonnez l'hallali !
Tayaut, Tayaut, mes bons chiens, en avant !
Humez le vent !

GONZALO. Selon ton habitude, la chasse a été bonne ?

DIÉGO, visage sérieux. Magnifique !

GONZALO. Heureux homme ! Le plomb lui obéit comme s'il lui prêtait son désir ! (Bas.) Je voudrais te dire un mot !

DIÉGO. Parle !

GONZALO. A toi seul !

DIÉGO. Mariquita !

MARIQUITA. Frère ?

DIÉGO. Va voir à ce qui git là-bas, et rentre-le dans la maison ;

SCÈNE III.

DIEGO, GONZALO.

DIEGO. Je t'écoute!

GONZALO. Ne me regarde pas comme ça, ça me gêne! Ça serait capable de m'empêcher d'achever mon discours.

DIEGO. Commence d'abord, tu songeras à finir après.

GONZALO. Si tu crois que ta rudesse est engageante!

DIEGO. Ah ça, mais, ce n'est pas moi qui t'ai prié de me confier quelque chose, il me semble!

GONZALO. Vrai, de vivre toujours sur les hauteurs et de ne parler qu'aux grands vents et aux rocs che-nus, cela fait d'un chrétien un sauvage! Tu me vois dans la peine...

DIEGO. Toi! Où donc est-elle écrite ta peine? Sur tes joues fleuries?

GONZALO. Les joues fleuries n'y font rien; j'ai de la peine! et toi seul, tu peux m'en sortir!

DIEGO. En obligeant Mariquita de te trouver aimable!

GONZALO. Mieux que cela! à faire que je lui paraisse aimable?

DIEGO. Et ce secret?

GONZALO. Nous sommes amis d'enfance, n'est-ce pas, Diego? Les taloches que tu m'as données ne font rien à notre amitié?

DIEGO. Elles la cimentent! Mais ton chemin bifur-que, je ne vois pas ton but!

GONZALO. J'y arrive. Je ne suis pas un escaladeur, moi!

DIEGO. Non!

GONZALO. As-tu aperçu le grand vautour?

DIEGO. Si je l'avais aperçu, le vieux ne se serait pas vu enlever ce matin, à sa barbe, le chevreau de sa chèvre!

GONZALO. Ce qui signifie que, si tu l'entrevois seule-ment, tu ne le raterais pas?

DIEGO. Je le cherche pour en être sûr!

GONZALO. Eh bien! mon bon Diego, je te mènerai à son repaire; je le connais! Tu lui logeras une balle entre les deux yeux; pas ailleurs! oh! pas ailleurs! c'est un point important! et Mariquita devient ma-dame Gonzalo Casa Saltarella, moyennant... peu de chose... moyennant... tu ne saurais refuser cela à un vieil ami! moyennant...

DIEGO. Moyennant que la gloire du coup te soit at-tribuée?

GONZALO. Oui, mon ami!

DIEGO. Non, mon ami!

GONZALO. Mais si! mais si! telle est justement la preuve d'amitié que je te demande!

DIEGO. Que je ne te donnerai pas! Puisque tu connais la retraite du vautour, va le tuer! Tu ne devras pas au mensonge la main de Mariquita!

GONZALO. A qui cela porterait-il préjudice?

DIEGO. A toi qui mentirais, à moi qui te laisserais mentir!

GONZALO. Songe donc que j'ai en propre, six beaux mulets, une vache, et la seule horloge du pays!

DIEGO. Devenir la maîtresse de tes mulets, de ta va-che, et surtout de ton horloge, serait bien de l'hon-neur pour ma sœur; mais puisqu'elle t'offre le moyen de la gagner, emploie-le!

GONZALO. C'est ton dernier mot?

DIEGO. Premier et dernier.

GONZALO. Tenez, vous m'asticotez, tous tant que vous êtes! Au fait, le malheur peut bien n'être pas toujours à mes trousses! si je ne tue pas le vautour, ce ne sera pas de ma faute! Il ne sera pas seulement frappé en-tre les deux yeux, il sera troué comme un écumeur! ah mais! je me monte à la fin!

DIEGO. Montre toi, cela vaudra mieux! (*Fausse so-rie de Gonzalo.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZAÏDA, le tambour de basque à la cein-ture).

ZAÏDA, regardant à droite. Tiens un village! Vous ne mettez pas la poule au pot tous les jours, mèssei-gneurs, car aucune fumée ne trahit vos cabanes.

GONZALO. Une bohémienne!

DIEGO, rude. Sa troupe est campée ici près.

ZAÏDA. Pour vous servir, señor!

GONZALO, à lui-même. Il faut qu'elle me dise ma bonne aventure! je veux savoir si la malchance me poursuivra jusqu'au tombeau!

DIEGO, à Zaïda. Vous pouvez passer votre chemin. Nous sommes tous chasseurs, par ici, c'est-à-dire tous assez pauvres gens; les piécettes de cuivre sont dans nos poches plus rares que les pièces d'argent en d'au-tres lieux.

GONZALO. Un moment! quelque peu qu'on ait des unes ou des autres, il en reste suffisamment, néan-moins, pour payer un bon pronostic. Petite, dis-moi ma bonne aventure!

ZAÏDA. C'est deux douros, monseigneur!

GONZALO. On paie d'avance?

ZAÏDA. Le chef le veut!

DIEGO, fourbissant son fusil. Crainte qu'on ne se refuse à payer après!

GONZALO, payant. Soit!

ZAÏDA, examinant la main de Gonzalo. Oh! l'heu-reux destin! et l'heureux seigneur! Il réussit dans tout ce qu'il souhaite!

GONZALO. Hein! (*Il retire sa main avec humeur.* Diego rit.)

ZAÏDA, reprenant la main de Gonzalo. Un moment donc! — Il touche au plus heureux événement de sa vie!

GONZALO. Vrai?

ZAÏDA, même jeu. Quelques nuages paraissaient vou-loir obscurcir son magnifique horizon, mais le soleil de sa prospérité jette de si éblouissants rayons que tout se dissipe! (*Laissant aller la main de Gonzalo.*) Sei-gneur, si, en ce jour, vous mettez à la loterie, si vous tendez un piège à la bête fauve, si vous implorez un doux regard de quelque dame, la réussite est infailli-ble!

GONZALO. Et le gibier que je viserais?

ZAÏDA. Vous l'abattrez inmanquablement!

GONZALO. Pour lors, à l'œuvre!

(*Gonzalo remonte rapidement la scène et heurte Ma-riquita, qui, ayant aperçu Zaïda, descendait vivement auprès d'elle.*)

GONZALO. Mademoiselle Mariquita, bien des par-dons! Ah! il vous faut le grand vautour à vos pieds? c'est bon! je ne vous dis que ça pour le quart d'heure! plus tard, vous en sautez plus long! (*Il se sauve à toutes jambes.*)

SCÈNE V.

DIÉGO, à droite, s'occupant de son fusil. — ZAIDA et MARIQUITA au premier plan.

MARIQUITA. La jolie bohémienne! Elle va....

ZAIDA. Vous dire votre bonne aventure?

MARIQUITA. Non! me chanter quelque chose!

DIÉGO, de son coin. Faut-il aussi payer d'avance?

ZAIDA, avec malice. Ce serait donc dans l'intérêt de votre bourse, señor?

DIÉGO. C'est-à-dire que, vous ayant entendue, je ne pourrais absolument me retenir de vider mon escarcelle dans votre tablier?

ZAIDA, avec malice. Le señor est sorcier presque autant que sa servante! mais, pour l'aimable señora, je chanterai sans aucune espèce de rétribution.

MARIQUITA. Vous me permettez, du moins, de vous offrir ensuite une tasse du lait de mes chèvres et du pain frais?

ZAIDA. Merci, señora! (Elle prélude sur son tambour de basque. Au piano, ritournelle du boléro.)

BOLÉRO.

REFRAIN.

Dès l'aurore, vive et folle,
Sous l'ombrage, l'Espagnole,
Le pied lesté et le front pur,
A la danse qui l'enchanté,
Court, s'élance, puis nous chante
Son ciel, océan d'azur!

PREMIER COUPLET.

L'Espagnole aime l'Espagne,
Sa riche et verte campagne;
Elle honore l'hidalgo.
Elle aime à voir dans l'arène,
Tous trois la mine sereine,
Deux picadors, un taureau!
Mais, plus que prés et montagnés,
Plus que toutes les Espagnes,
Elle aime le fandango!
Dès l'aurore, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Elle aime encor les dentelles,
Les rubans, les fleurs nouvelles,
Les colliers de Mexico.
La moire où tout reflet brille,
Et la coquette mantille,
Et les foules au Prado.
Mais plus que fleurs et parures,
Plus que toutes les dorures,
Elle aime le boléro!
Dès l'aurore, etc.

(Pendant le boléro, Diégo est descendu auprès de Zaida, et le Vieux est entré en scène.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE VIEUX, cassé et s'appuyant sur un bâton.

LE VIEUX. Bravo! mon enfant, bravo! C'est très-joli ce que vous avez chanté là! et vous l'avez bien chanté!

MARIQUITA. D'une façon ravissante!

DIÉGO. La voix est douce et le front pur! Vous êtes presque aussi bonne à voir que la gazelle dans ses premiers printemps!

(Zaida fait la révérence en souriant.)

MARIQUITA. Chantez encore!

ZAIDA. Volontiers!

(A peine s'est-elle ressaisie de son tambour de basque, qu'un coup de feu se fait entendre et que Zaida pousse un cri et chancelle! On s'empresse autour d'elle et on la soutient.)

MARIQUITA. Grand Dieu! tuée!

ZAIDA. Rassurez-vous! blessée, seulement.

MARIQUITA. Seulement! Pauvre petite! Et quand je pense!... ah! je frémis!

DIÉGO. Quel maladroît a pu...?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GONZALO.

GONZALO, son fusil à la main. Vous l'avez vu? Il a dû tomber, ici proche!

DIÉGO. Eh parbleu! ce ne pouvait être un autre!

LE VIEUX. Il faut que la balle soit extraite, je m'en charge; et la plaie pansée, c'est l'affaire de Mariquita. Enfants, emportons cette jeune fille dans votre cabane.

GONZALO. Ma bohémienne! quel lui est-il arrivé, à ma bohémienne?

MARIQUITA. Si vous ne l'avez pas tuée, ce n'est pas votre faute!

GONZALO. Par exemple! la balle destinée au grand vautour?...

DIÉGO. Il s'en est fallu de peu qu'elle n'ait avancé la dernière heure de cette jeune fille!

SCÈNE VIII.

GONZALO seul.

Quoi! j'aurais manqué d'être un assassin involontaire? j'en ai la chair de poule! Encore un tour de male-chance! c'est à se détruire pour ne plus en entendre parler! Connaissant l'antre du vautour, j'y jette des pierres et je l'oblige à prendre son vol. J'ai juste! ce n'était pas sa tête qui se présentait au bout de mon fusil! je me rappelle à temps l'ordre de Mariquita: une balle entre les deux yeux! alors, je relève mon instrument de mort et je me mets à suivre le féroce animal. Non loin d'ici, il fait volte-face et s'offre à moi du bon côté. Je rajuste, je tire, il me semble que je le vois tomber; j'accours, l'âme en joie, et il se trouve qu'au lieu du monstre, j'ai presque tué une innocente créature! Brrr! — Aussi pourquoi, diantre! m'a-t-elle pronostiqué que j'étais en veine de réussir? Réussir à l'exterminer, la pauvre fille! — Je voudrais bien savoir si c'est grave! J'ai envie d'aller écouter aux portes! Ça n'est pas curiosité, au moins! non, dame!

SCÈNE IX.

GONZALO, LE VIEUX.

(Le vieux, très-ému, tient dans ses doigts une petite piécette de cuivre qu'il examine sous toutes ses faces.)

GONZALO. Eh bien! la bohémienne?

LE VIEUX, *sans répondre*. Si j'avais mes yeux de vingt ans !

GONZALO. Sa blessure ?

LE VIEUX. Rien de grave. Aucun danger. (*Continuant son examen.*) Il me semble pourtant que j'aperçois ce P majuscule gravé avec la pointe de mon couteau de chasse ! Oh ! ce serait à vous foudroyer de surprise ! ainsi, cette enfant !...

GONZALO. Quelle enfant ?

LE VIEUX, *à lui-même*. Mon esprit n'ose s'arrêter à cette idée ! — Et ne pouvoir lire ! oh ! vieux yeux ! — Gonzalo !

GONZALO. Plait-il, padre ?

LE VIEUX. Tu es jeune et tu as la vue bonne, pas vrai ?

GONZALO. Ça me sert à grand chose !

LE VIEUX. Examine ceci et dis ce que tu y vois.

GONZALO. Ce que j'y vois ? rien de rien !

LE VIEUX. Je ne me trompe pas pourtant ! c'est bien la piécette sur laquelle moi, parrain de Pédrilla, je gravai son nom et la date de sa naissance, et que je lui attachai au cou, ne pouvant lui faire d'autre présent ! — Regarde ! regarde de plus près, mon garçon, regarde encore ! Tiens, là, n'y a-t-il pas un P pareil à celui-ci ? (*Avec son bâton il dessine un P sur la terre.*)

GONZALO. Attendez donc ! Attendez donc ! ma foi, oui ! Il y en a un !

LE VIEUX. Après ? après ?

GONZALO, *frottant la pièce et l'exposant en pleine lumière*. P, P, c'est bien un P ?

LE VIEUX. Après, mon Dieu ? après ?

GONZALO. Après ? J'aperçois quelque chose, mais c'est beaucoup plus petit.

LE VIEUX. C'est cela ! c'est cela !

GONZALO. Un e !

LE VIEUX. Un d !

GONZALO. Oui, un d. Il y est. Oh ! il y est même très-marqué !

LE VIEUX. Une r !

GONZALO. Une r, un i !

LE VIEUX. Les deux l et l'a !

GONZALO. Ils y sont ! P, e, d, r, i, l, l, a, Pédrilla ! Tiens ! le nom de l'enfant mangée !

LE VIEUX. Cherche encore ! cherche ! Tu dois apercevoir au-dessous de Pédrilla, 4 mars 1841 !

GONZALO, *avec peine*. Quatre... quatre... quatre mars, mil huit, mille huit cent, quarante-un.

SCÈNE X.

DIÉGO, MARIQUITA, ZAIDA, GONZALO, *Zaida a le bras en écharpe.*

GONZALO, *à lui-même*. Elle n'aurait donc pas été mangée, la petite ?... Et ce serait ?... ah ! par exemple !...

DIÉGO et MARIQUITA. Qu'y a-t-il ?

LE VIEUX, *à Zaida*. Ma fille, cette piécette était à votre cou ?

ZAIDA, *alarmée*. Qui s'est permis d'y toucher ? qui l'a prise ?

LE VIEUX. Vous y tenez ?

ZAIDA. Plus qu'à ma vie !

LE VIEUX, *avec intention*. Quelque amie vous l'a donnée en souvenir ?

ZAIDA. Aussi loin que ma mémoire me reporte, je me vois cette médaille au cou !

LE VIEUX. Un nom s'y trouve !

ZAIDA. Pédrilla, je le sais !

DIÉGO et MARIQUITA, *s'avançant* ! Pédrilla ! (*Diégo regarde Zaida avec stupeur.*)

ZAIDA, *triste mais calme*. Probablement le nom de ma mère !

LE VIEUX. Qu'en dit-on dans votre tribu ?

ZAIDA. Sous peine de me voir ravir ma précieuse médaille, de tout temps il m'a été enjoint de n'interroger personne à cet égard ! — Et, pourtant, que n'aurais-je pas donné pour être assuré seulement du nom de ma mère !

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ah ! lorsqu'en ma misère,
Loin je porte les yeux,
Évoquant d'une mère
Le nom mystérieux ;
Dans l'ombre tout s'efface,
Mon souvenir se tait !
J'interroge l'espace,
L'écho reste muet !
Voyez de la nuit sombre
S'ouvrir les grands yeux d'or,
Et la mère dans l'ombre
Berce l'enfant qui dort !

DEUXIÈME COUPLET.

De fleurs lorsque la plaine
Sème son manteau vert,
Rien n'adoucit ma peine,
Pour moi, c'est le désert !
Mon cœur est une flamme
Qui cherche son flambeau,
Et l'âme, de mon âme
Me montre le tombeau !
Voyez, etc.

MARIQUITA. Pauvre mignonne !

LE VIEUX. Diégo, lorsque vint au monde ta première sœur et que tes parents me choisirent pour son parrain, te rappelles-tu le présent que je fis à ma filleule ?

DIÉGO, *lui arrachant la piécette des mains*. Cette piécette ! Je me la rappelle comme si c'était hier ! — Et cette piécette t'appartient, jeune fille ? Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon cœur m'étouffe !

MARIQUITA. Ce serait-elle ?... Dieu aurait permis ?... (*Gonzalo suit toute cette scène avec grande attention, et le Vieux avec un profond attendrissement.*)

DIÉGO, *à Mariquita*. Attends ! attends ! (*A Zaida.*) Jeune fille, mon âme est suspendue à tes lèvres ! sur ton bras, sur ton pauvre bras blessé, n'y a-t-il point ?...

ZAIDA. Deux petits fusils en croix ? oui, seigneur !

DIÉGO. C'est elle ! plus de doute, c'est elle !

MARIQUITA. Ciel !

ZAIDA. Il serait vrai !

MARIQUITA. Ma sœur ! (*Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.*)

DIÉGO. Oh ! quelle montagne enlevée de dessus ma poitrine ! oh ! comme nous allons t'aimer pour te faire oublier tes mauvais jours !... Le jour même, le jour fatal, je m'étais imaginé, au moyen d'un peu de pou-

dre, de te tracer ces deux fusils sur ton pauvre petit bras, et j'étais tout fier de mon œuvre, lorsque ma passion de chasseur me fit t'abandonner un instant sur le lit de verdure où je t'avais placée. Quand je revins !... quand je revins, le lit était vide ! et, dans mon chagrin mortel, convaincu que tu étais devenue la proie d'une bête fauve, je le dis à nos parents, qui jusqu'à leur dernière heure t'ont pleurée !

MARIQUITA. Ma sœur ! Tu es ma sœur ! La douce chose que d'avoir une sœur !

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Sur les monts ou dans la vallée,
Que de fois, seule, errant le soir,
Te croyant aux anges mêlée,
Je t'ai dit mes vœux, mon espoir !
Je voyais tes deux blanches ailes
Dans l'éther doucement frémir,
Puis, glissant sur les cimes frêles,
Vers moi je te voyais venir !
Hélas ! ce n'était qu'un mensonge ;
Quand ton regard brûlait mes yeux,
Ou le bel ange, ou le doux songe,
Sans pitié remontait aux cieux !

DEUXIÈME COUPLET.

Et quand sur la marche de pierre
Je me mettais à deux genoux,
Redisant tout haut ma prière
A notre madone aux yeux doux,
L'ange gardien qui, de mon âme,
Se hâtait de la recueillir,
Jusqu'au ciel portait l'humble flamme,
Avait tes beaux yeux de saphir !
Maintenant, devant la madone,
Qui lit jusques au fond du cœur
Et toujours me fut douce et bonne,
Ensemble nous prîrions, ma sœur !

ZAÏDA ! Je ne sais si je rêve !

DIEGO. Ne doute point, Pédrilla ! ce serait offenser la divine Providence !

LE VIEUX. Et dire que j'aurais pu m'en aller dans cette fièvre d'il y a deux mois !

GONZALO. Tout de même, si je n'avais pas manqué le vautour !...

DIEGO, avec violence. Oses-tu nous rappeler ce que ton éternelle maladresse aurait pu accomplir ?

ZAÏDA, souriante. Ah ! je ne saurais lui en vouloir !

GONZALO, à part. Point de rancune ! voilà une femme !

ma foi ! si Mariquita continue à faire la mauvaise, on verra !...

MARIQUITA. Diégo, mais regarde-la donc ! Comme elle est jolie !

FINAL.

MARIQUITA.

C'est elle, c'est ma sœur !
Tout au fond de mon cœur,
Des voix d'anges, des voix pures,
Me redisent, doux murmures :
Délices et bonheur !
C'est elle, c'est ta sœur !

TOUS.

Plus de pleurs, plus de tristesse,
Amis, tour à tour,
Célébrons notre allégresse !
Chantons ce beau jour !

DIEGO.

Après tant de regrets,
Et tant de pleurs secrets,
Au village, sa patrie,
La mignonne, la chérie,
Revient ; plus de regrets,
Plus de tourments secrets !

TOUS.

Plus de pleurs, etc.

ZAÏDA.

Eh quoi ! tant de bonheur !
O moment enchanteur !
Doux village, ma patrie,
Amis tendres, sœur chérie,
A moi tout ce bonheur !
Quelle ivresse en mon cœur !

TOUS.

Plus de pleurs, etc.

GONZALO.

Ils chantent leur bonheur,
Très-bien ! mais, sur l'honneur !
Sans Gonzalo, la petite
Aurait soudain pris la fuite !
A moi, de leur bonheur,
Messieurs, revient l'honneur

TOUS.

Plus de pleurs, etc.

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

ÉPIQUE HISTORIQUE

Même nom, même prénom, vivant sous le même règne, tous deux serviteurs du même roi, le premier prenant une grande part à une décision célèbre dans les fastes de la monarchie, nous différâmes en un point : l'un de nous fut loué par les voix les plus éloquentes de l'époque ; l'autre déchiré par la plume de l'historien le plus satirique... Qui sommes-nous ?

LES OISEAUX DE PAULINE

Pauline était vraiment une exigeante fille ;
Lasse de ses joujoux fanés et tout meurtris,
Elle voulut avoir une cage gentille,
Appendue au plafond d'un marchand de Paris.
On lui donna la cage. Il lui fallut encore
Le joyeux peuple ailé qui chante dès l'aurore...
Sa mère était si faible, et son père si bon,
Que d'oiseaux babillards elle eut plein son jupon.
Oh ! qu'elle fut heureuse alors, l'enfant gâtée !
A ses chers commensaux elle fit la pâtée,
Leur offrit le millet, le biscuit chaque jour,
Et reçut — pour merci — des chansons en retour.
Mais par un beau matin, l'espiègle créature,
Prise de tendre amour pour des jouets nouveaux,
Mit si bien dans l'oubli les malheureux oiseaux,
Que la moitié mourut, — faute de nourriture !

D'autres petits oiseaux veulent des soins plus doux :
Ce sont les bons instincts ; votre cœur est leur cage...
Pour entendre toujours leur suave ramage,
Enfants, veillez sur eux ; — enfants, veillez sur vous !

ALEXANDRE DEPLANCK.

REVUE MUSICALE

Notre catalogue de ce mois est riche et varié. Toutes les œuvres qui le composent sont ou nouvelles ou des plus en vogue. — Nous citerons quelques-uns de ces morceaux qui nous semblent mériter une mention spéciale ; mais, avant de pénétrer dans le domaine de la musique moderne, disons d'abord que les *six valse*s et une *marche*, de Beethoven, sont un vrai trésor que nos abonnés sauront apprécier.

Comme musique de piano, il faut remarquer *la Retraite chinoise*, morceau original, par Vernoy ; *l'Hirondelle*, étude de salon, par Liebe, deux charmantes productions dont le mérite est incontestable, et un quadrille intitulé *le Pêcheur*, par Tollot, digne de figurer dans les meilleures collections. — *Léonie*, par Singer ; *les Gazelles*, par Günselmann ; *les Folies Parisiennes*, par Bardin-Royer, et *l'Étoile filante*, par J. Hellmann sont quatre valse pleines d'entraînement et d'originalité. — Parmi les polkas et mazurkas, nous signalerons, comme très-dansantes, *Rosette la bouquetière*, polka de Jules Yung ; *Elvina*, autre polka de Chautagne ; *Étincelle d'or*, mazurka de Pinault, et *Marceline*, polka-mazurka de Trébutien.

Notre collection de morceaux de chant contient des mélodies très-remarquables et des chansonnettes de fort bon goût, dont les paroles sont toutes scrupuleusement choisies. Nous mentionnerons donc *la chanson du Pinson*, ravissant poème, très-habilement versifié par M. Koll, sur lequel M. P. Wagner a composé une mélodie qui mérite d'être classée au nombre des productions les plus estimées du genre ; *l'Ange des jeunes filles*, de M^{me} Perronnet ; *la Sœur de charité*, de Heisser ; *la Modestie*, de A. Girin ; *l'Angelus*, de Lorquin ; *le Credo du travail*, *Si tu savais*, petit *Pierrat*, et *Qui gagne peu donne beaucoup*, de J. Deshayes. — N'oublions pas de signaler, en terminant cette analyse, deux jolis *chœurs* nouveaux pour distributions de prix, par M^{me} Perronnet ; et *les Étoiles*, deux danses faciles et très-brillantes, par P. Wagner.

Quoique l'accordéon ne soit guère regardé comme un instrument sérieux, il y a beaucoup de jeunes filles qui, à défaut de piano, s'en servent pour faire leurs premiers essais dans l'étude de la musique. Nous croyons donc qu'il n'est pas inutile de joindre à notre catalogue un *choix d'airs* composés pour cet instrument.

Musique d'église.

Concert spirituel du Théâtre-Italien.

Avant de parler de la musique profane, qui renferme des beautés incontestables, parlons aujourd'hui de la musique sacrée dans laquelle il se trouve des beautés sublimes. L'une appartient au domaine de l'intelligence, l'autre au domaine de l'âme. La première nous place au milieu du monde dont elle s'efforce de traduire les sentiments, les passions, les tumultes, les joies, les drames et les gaietés; la seconde nous transporte jusqu'au ciel, dont elle semble nous entr'ouvrir les portes. L'appel à tous les nobles instincts, l'élévation de la pensée humaine au-dessus des intérêts vulgaires de la vie, le pardon des injures, l'espérance dans l'avenir, la foi profonde en Dieu; tout cet ensemble adorable de bien, de beau et de bon, voilà ce que produisent dans les natures véritablement élevées les cérémonies du culte catholique dont la musique religieuse est l'accompagnement presque indispensable. Quand les fidèles, agenouillés sur les dalles de nos grandes basiliques, émus par la voix du prêtre, livrés à un monde de pensées d'un ordre tout divin, entendent les premières notes de l'orgue qui soupire, s'élève, se lamente, pleure, gémit, retentit tout à coup comme le bruit du tonnerre, s'élance palpitant et terrible sous les arceaux sonores, puis s'adoucit, se brise et meurt comme un écho lointain, ne leur semble-t-il pas qu'ils ont quitté la terre, qu'ils ont posé le pied sur une sphère plus grandiose où des clartés inconnues illuminent leurs âmes, où des sons sublimes les initient aux mélodies du ciel? Et lorsqu'à ces majestueuses symphonies chrétiennes se mêlent des voix suaves, austères et pénétrantes qui parlent la langue de Dieu, ne croirait-on pas entendre le concert des archanges, vous conviant aux béatitudes infinies que l'Évangile promet aux élus?

Il est facile de revêtir toute chose d'un aspect poétique. Mais certaine poésie a des dangers; elle exalte le cerveau, manière le langage, et pousse souvent aux exagérations du sentiment et de la forme. Il y a des gens qui en font abus, trouvant vulgaire ce qui n'est pas enveloppé d'une grâce factice. Ce sont de ces esprits nuageux qui ne veulent rien voir des réalités de la vie, qui, se heurtant le pied à un caillou, s'imaginent y découvrir une fleur, qui croient que toutes les sympathies doivent devenir des sentiments, et tous les sentiments des passions, sous peine de passer pour des êtres légers ou matérialistes. C'est une erreur commune aux jeunes intelligences, erreur que le jugement affaiblit et que l'expérience dissipe. Il est un autre genre de poésie qui développe chez nous les grandes facultés de l'âme sans nous éloigner des chemins où le devoir et la morale doivent toujours nous diriger. Je veux parler de la musique religieuse, de cette musique sublime qui est une des poésies de la religion. Celle-ci n'est à craindre ni pour les petits ni pour les grands, ni pour les faibles, ni pour les forts, car c'est la seule qui nous rapproche de Dieu, la seule qui nous élève à la hauteur des textes sacrés, la seule qui, se dépoignant des prétentions de la vie mondaine, entrevoit le ciel et s'efforce d'atteindre à cette source éternelle de toute vertu, de toute grandeur. La musique religieuse est et sera toujours la première, la plus large, la plus utile, la plus poéti-

que de toutes les musiques. Il n'en peut rien sortir que de parfaitement bon, et nous verrions avec plaisir que la jeunesse d'aujourd'hui professât plus de goût pour ces sortes d'auditions solennelles, que pour celles d'un concert ou d'un spectacle, quoique nous ne bannissons pas ces distractions lorsqu'elles sont compatibles avec les convenances et la morale.

Nous avons dit à nos chères lectrices comment nous comprenions la musique d'église, ou plutôt comment nous en sentions les majestueuses beautés. Nous ne leur analyserons donc pas, une à une, nos impressions personnelles sur les solennités religieuses que bon nombre d'entr'elles ont été appelées sans doute à entendre comme nous, soit à Saint-Roch, où les *sept paroles de Notre-Seigneur*, oratorio d'Haydn, ont été si admirablement exécutées le vendredi-saint; soit à Saint-Eustache, où un chœur d'enfants a interprété avec un goût et un ensemble remarquable le *Stabat Mater* de Rossini.

Voulez-vous passer une soirée moitié pieuse, moitié mondaine? allez au Théâtre-Italien le jeudi saint. — L'orchestre donne le signal. Tout à coup les visages deviennent sérieux, les regards se baissent; quelque chose de grave, de triste, d'ému, passe dans l'air.

Quand on entend le *Stabat Mater* par tous les artistes et par tous les choristes des Italiens, le *Cujus animam gementem* par Tamberlick; *Quis est homo* par M^{mes} Alboni et Battu; *Sancta Mater* par Morini, Badiali et M^{me} Penco; *Fac ut portem* par M^{me} Alboni seule; *Quando corpus* par M^{mes} Penco, Alboni et Tamberlick et Badiali, enfin l'*Amen* final par l'ensemble de la troupe, on se demande si l'on est au théâtre ou à l'église, on se perd dans un flux et un reflux d'émotions profondes, auxquelles il est impossible de donner un nom. C'est un songe, un songe chrétien, qui vous subjugue et s'empare de toutes vos facultés.

Nous avions eu le projet, ce mois-ci, de rendre compte à nos abonnés du très-remarquable opéra du prince Poniatowski, *Pierre de Médicis*, qui a obtenu au théâtre impérial de l'Opéra un grand et légitime succès. Nous voulions aussi leur dire quelques mots du *Crociato*, de Meyerbeer, dans lequel se trouvent des morceaux de premier ordre, quoique l'illustre maître n'eût pas acquis l'ampleur de son talent magistral lorsqu'il fit représenter cet opéra; mais à tout seigneur tout honneur. L'appréciation de la musique religieuse a rempli nos étroites colonnes, et nous nous en consolons en songeant que la curiosité de nos chères filles d'Eve n'aura pas attendu cette analyse pour se renseigner sur la valeur des deux ouvrages dont tout le monde parle aujourd'hui.

MARIE LASSAVEUR.

Le *Stabat Mater* de Rossini, écrit en voyage pour un révérend de Madrid, puis oublié par l'insouciant maestro, qui n'en avait parlé à personne, fut découvert seulement au bout de neuf ans par le dilettantisme, ou, pour mieux dire, par le commerce.

Exécuté d'abord au piano par Zimmermann, puis dans les salons particuliers de Henri Herz, par mesdames Viardot-Garcia et Labarre, MM. Géraud et Alexis Dupont, le *Stabat* de Rossini fut exécuté pour la première fois à grand orchestre à la salle Ventadour, le 7 janvier 1842. Mario, Lablache, Tamburini, mesdames Giulia Grisi et Albertazzi s'étaient

chargés des solos. Le triomphe fut complet. Le *Stabat*, exécuté quatorze fois dans la saison, rapporta plus de 150,000 fr. à la direction.

Depuis lors il ne s'est point passé d'année qu'on n'ait donné ce magnifique ouvrage. Et il avait rarement été monté avec autant de soin.

Economie Domestique

BISHOP D'ORANGES AU LAIT.

Faites fondre 125 grammes de sucre blanc dans un demi-litre de lait bouillant. Parfumez avec du kirsch ou de la crème de vanille, à la proportion d'un tiers pour la quantité de lait. Pelez les oranges, coupez-les en rouelles et disposez-les dans un petit saladier. — Versez le lait refroidi sur les oranges, deux heures avant qu'elles soient servies.

CONFITURE D'OSEILLE.

C'est une confiture économique, d'un usage vul-

gaire dans plusieurs parties de l'Angleterre et de l'Allemagne, mais encore peu connue en France. On prend de la belle oseille à larges feuilles qui pousse au printemps; les feuilles sont coupées par bouts de deux à trois centimètres de longueur, soigneusement lavées, puis blanchies par quelques minutes d'ébullition dans l'eau, sans aucun assaisonnement. Elles sont ensuite bien égouttées et mises dans des pots qu'on remplit d'un sirop de sucre blanc, cuit à la grande plume. Cette confiture, d'une acidité très-agréable, se conserve indéfiniment.

(*Libre des Ménages*, par M. BÉLÈZE.)

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE V. — 1 et 2, Devant de robe — 3, Voilette — 4, A. B. — 5, Anna — 6, 7 et 8, Bonnet de femme — 9, Louise — 10, Blanche — 10 (bis) A. D. — 11, Annie — 12, Col à pointe — Manchette dudit col — 14, S. B. enlacés — 15, Amélie — 16, C. G. enlacés — 18, A. D. — 19, A. D. — 20, C. C. H. enlacés — 21, Henriette — 22, Baby — 23, Adèle — 24, Ismérie — 25, Eudoxie — 26, C. P. F. enlacés — 27, Berthe.

PATRONS.

28 à 53, Alphabet pour linge de table, romaine ornée — 54, Écusson avec E. B. enlacés, et une couronne comtale — 55, C. B. enlacés — 56 à 62, Camisole de femme — 63 à 65, gilet de femme — 66 à 71, Redingote de petit garçon de 6 ans — 72 à 75, Veste zouave pour miss Lily — 76 à 81, Chemisette destinée à la veste — 81 (bis) Ensemble de la veste et de la chemisette — 82 à 85, Nouvelle parure dite *solitaire* — 86, Toilette de première communiant — 7 à 89, Patrons et ensemble d'une branche de houblon — 90 à 93, Blague à soutacher.

Jeanne à Florence.

Il faut avouer, Florence, que si cette bonne ville de Paris est aussi intelligente qu'elle en a l'air, elle doit concevoir une singulière idée de ses habitants.

En effet, n'est-ce pas au moment où elle s'assombrit, s'enveloppe de brouillards, voit ses rues changées en torrents et ses boulevards en lacs, n'est-ce pas à ce moment là justement que lui reviennent de tous côtés ses enfants voyageurs?

Ils accourent et la maudissent, lui jetant à la face comme une injure les beautés des pays qu'ils viennent de parcourir. Ils parlent si haut, d'un air si mécontent, que la pauvre ville, comprenant bien qu'elle ne peut changer le cours des saisons, empêcher la

pluie de tomber, prend son parti en brave, et se prépare à voir, le lendemain, remonter en chemin de fer tout ce monde exigeant.

Mais point du tout. Dès le lendemain, les voilà bien installés dans des appartements confortables, attendant que Paris, la bonne ville, leur dispense largement les biens et les joies dont elle peut disposer : les fêtes, le luxe, les chants et les lumières.

Et l'hiver passe ainsi.

Mais un matin, les brouillards se dissipent, le soleil dore le faite des maisons, l'air est tiède, les arbres ont des feuilles, les parterres des fleurs, des senteurs embaumées montent des jardins et parfument l'at-

mosphère; c'est le 1^{er} mai! Paris, inondé de lumière, paraît enfin dans tout son éclat, et se réjouit de donner à ses habitants, non plus des plaisirs bruyants et factices, mais le soleil et la verdure qu'ils se plaignaient d'être obligés d'aller chercher bien loin.

Hélas! c'est là qu'est la contradiction : laide et maussade, la grande ville attirait; belle et joyeuse, elle se voit abandonnée.

C'est qu'avec le mois de mai s'éveillent en nous de telles aspirations vers la campagne, les prés et les bois, que ceux-là qui ont maison des champs, se hâtent d'y courir.

Et voilà qu'une transformation subite et complète se fait autour d'eux : le salon hospitalier où il faisait bon se réunir et causer devient inhabitable et fait concurrence aux salles de bagages des chemins de fer. Les fauteuils couverts de housses sont relégués dans les angles, tandis qu'aux premières places se prélassent des caisses et des valises. Les lustres, les bronzes sont enveloppés de gaze. Les pendules ne sonnent plus, les étagères sont dégarnies, et les fleurs, négligées dans les jardinières, penchent languissamment la tête, cherchant leur part d'un rayon de soleil; vœux superflus! Les rideaux sont enlevés, il est vrai, mais les persiennes, hermétiquement fermées, ne laissent pénétrer dans l'appartement qu'un demi jour, bien insuffisant pour entretenir la vie de la plante, et non moins insuffisant pour éclairer la marche du visiteur imprudent. Un pied transpercé par un clou, un coude meurtri, un nez endommagé, quelques cheveux de moins, des toiles d'araignée en plus, telles sont les avaries qu'il subit fatalement dans cette course dangereuse.

Heureux encore s'il n'entend la maîtresse de la maison pousser à sa vue un cri de douleur et d'effroi : le malheureux, brisé de fatigue, victime de l'obscurité, s'est jeté sur une chaise et s'est assis sur un chapeau de M^{me} Odde.

Il est, du reste, bien facile d'éviter tant de périls en se contentant de déposer sa carte avec les trois lettres significatives P P C.

On vous saura gré de votre discrétion, M^{me} D. plus que personne.

Cette madame D. est celle que tu as rencontrée en voyage, et des excentricités de laquelle tu n'as pu perdre le souvenir.

Madame D. s'est imaginé cette année qu'une robe pliée, même avec le plus grand soin, ne peut arriver à bon port. Aussi, mettant à profit les ressources de sa vive imagination, elle a conçu l'ingénieux plan que voici : Faire faire des mannequins de sa taille, les habiller de ses toilettes, puis les mettre en caisse, écrire dessus *fragile, haut, bas*, et enfin les expédier au chemin de fer : tout cela était d'une bien facile exécution.

Au jour dit, les mannequins arrivent. Aidée de sa femme de chambre, la triomphante madame D. les habille, les pare avec une coquetterie toute... maternelle, non, *personnelle*. La robe, le mantelet, le chapeau, les accessoires de lingerie, tout se place à merveille.

Il ne s'agit plus que de mettre ces duplicatas de M^{me} D. dans leurs étuis respectifs. On fait entrer les ouvriers chargés de planches, préparées à l'avance comme les pierres du temple de Salomon, et, de plus, capitonnées avec soin; il n'est plus besoin que de

poser quelques vis pour renfermer dans ce confortable intérieur les précieuses toilettes.

Tout va bien, la première robe est à l'abri des regards, de l'humidité et du soleil, et comme tout a été prévu, solidement fixé du haut et du bas, le mannequin ne peut se laisser aller à la plus légère oscillation.

Reste à soulever la caisse, ce qui se fait sans peine grâce à des crampons de fer disposés de chaque côté, et, enfin, à la faire passer par les portes de l'appartement...

Aie! aie! les frais d'imagination de M^{me} D. n'avaient point franchi le seuil de son salon... Comme foudroyée, elle demeure silencieuse, les yeux levés en haut, comme si le salut devait venir de ce point, et que le plafond, s'ouvrant tout à coup, lui offrit ainsi une issue inespérée.

Que n'habite-t-elle sous les toits! quelques coups de pioche, et tout était dit.

Mais, hélas! ce n'est qu'un premier surmonté de quatre étages.

Comment la pauvre dame s'est-elle tirée d'une situation si critique? Je ne sais; mais on dit qu'elle s'est rappelé la conduite d'un ministre qui faisait, quand il voulait passer avec son palais ambulant, tomber des pans de murailles.

Ce qui prouve que de tout temps le mot *impossible* a sonné faux aux oreilles humaines.

Ainsi, tout récemment encore, pour tailler un arbre, il n'y avait d'autre moyen que de monter dedans, à l'aide de cordes ou d'échelles. Eh bien, ma Florence, à Paris, maintenant, nous taillons les arbres sans être obligés de nous hisser après le tronc et les branches; toute chute est devenue impossible, et l'ascension se fait avec une facilité si grande, que l'homme peut, sa tâche finie, monter au-dessus de l'arbre pour juger son œuvre à distance.

N'est-ce pas merveilleux?

Je suis si ravi du procédé, que je rêve déjà aux utiles applications qu'on peut lui donner. Je me vois atteignant enfin ces jolis bouquets de cerises, si haut perchés qu'il fallait jusqu'ici les abandonner aux moineaux.

Grâce à l'appareil en question, les escaliers deviennent une de ces inutiles vieilleries qu'on relègue au grenier; tu voudrais bien savoir en quoi consiste cet appareil : une petite plate-forme entourée d'une grille circulaire; au centre, un grand mâât garni de cordes et de poulies, et terminé à son extrémité inférieure par quatre pieds avec des roues qui en font un char ambulant.

J'entre dans la plate-forme, qui est seulement élevée de quelques centimètres au-dessus du sol. Aussitôt les cordes et les poulies se mettent en mouvement, et la plate-forme monte, monte jusqu'à ce que je dise *assez*. Sans cette précaution, je monteraient au-dessus des nuages. Pour redescendre, je fais manœuvrer en sens contraire, et me retrouve sans fatigue à mon point de départ.

Pour aller d'un arbre à l'autre, le mâât se met en mouvement comme le commun des véhicules, et vous conduit du tilleul au marronnier, ou *vice versa*.

Et voilà le curieux spectacle que nous offrent les quais et les jardins de Paris. Aux Tuileries, il en est un autre qui vaut bien le premier : à de certaines heures, dans les allées des parterres, paraît un homme

qui jouit de la singulière propriété d'attirer à lui, comme l'aimant attire la limaille de fer, toute la gent ailée du jardin : pigeons, colombes, moineaux, pinsons, rouges-gorges, volent vers lui, autour de lui, sur lui, se perchent sur son chapeau, sur ses épaules, sur son poing : on dirait le génie des oiseaux en personne. Malheureusement, ce monsieur est vêtu comme les mortels, ce qui nuit beaucoup à l'effet de la scène, qui n'en est pas moins très-jolie. Une fauvette oublie-t-elle de venir rendre ses devoirs à son seigneur et maître, celui-ci étend la main vers le gazon où la demoiselle prend ses ébats. Aussitôt elle s'arrête, et bien humblement, très-repentante, cédant au regard qui la fascine, elle vient tout près des lèvres du charmeur mendier et attendre un baiser.

Je n'ai pas osé demander à ce monsieur le secret de son pouvoir irrésistible, mais si je le rencontre encore, je le prierai de l'exercer sur d'autres sujets, les enfants, par exemple; quel service il rendrait aux familles, s'il trouvait enfin le secret de faire obéir au doigt et à l'œil ces petits personnages si indisciplinés. Je sais bien qu'avec une orange, une gaufre ou même un morceau de sucre, on en a souvent raison, mais j'aime à croire que le charmeur d'oiseaux a des moyens moins vulgaires à sa disposition.

Je voudrais bien savoir aussi comment captiver l'attention de mes élèves. Cela t'étonne? Je veux désigner par là tous les pauvres petits ignorants que je réunis à l'approche de la première communion, pour leur apprendre le catéchisme. Cette mission est habituellement la tienne. Ne devais-je pas me charger de l'intérêt? Ah! Florence, quelle mission! et comment des têtes si dures sont-elles si légères? J'ai bien besoin, pour recouvrer la patience qu'à chaque instant je sens m'échapper, de penser que je travaille au bonheur de ces petits innocents; de les voir, en esprit, revenir de la table sainte tout recueillis, levant vers moi, leur bonne demoiselle, un regard pénétré de joie céleste et de pieuse reconnaissance.

Ce sera la récompense, elle est assez belle pour qu'on ne craigne pas de l'acheter au prix de ses peines et de ses sueurs.

La première communion, le mois de Marie, voilà encore deux motifs qui retiennent à Paris et qui reculent quelques départs. Mais quand les cloches ne sonneront plus à grandes volées, quand l'autel fleuri sera dégarni, les cierges éteints, que les élus de cette année auront emporté dans leur cœur leur père et leur Dieu, quand finira le dernier jour du mois béni entre tous, oh! alors, rien, plus rien ne retiendra à Paris les retardataires, et ta petite Jeanne demeurera, c'est sa crainte, toute seule dans la grande ville : ne viendras-tu pas, toi son amie, lui tenir compagnie?

CÔTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, DEVANT de la robe à laquelle était destinée l'Orientale. Le n° 2 est le haut du n° 1 qui n'a pu, dans toute sa longueur, trouver place sur la planche. La feuille commencée à droite (sous le n° 2), est donnée dans son entier au n° 2. — Rien de plus facile que de raccorder.

Ce beau dessin peut servir pour robe de baptême ou pour pelisse d'enfant.

Dans ce dernier cas, une fine soutache de soie blanche marquerait, sur la pelisse de cachemire, les

losanges et la bordure. Les motifs pourraient s'exécuter au point de chaînette ou au passé, en cordonnet.

Sur mousseline, on peut broder ce dessin de plusieurs manières :

1° Plumetis, cordonnet et point d'armes;

2° Feston léger et cordonnet;

3° Point de chaînette.

3, VOILETTE DE JEUNE FILLE, application de nansouk sur tulle d'Alençon. Cordonnet fin et jours. Ce dessin est aussi léger qu'il sera promptement exécuté.

4, A. B., petite anglaise plumetis.

5, Anna, anglaise ornée, plumetis.

6, 7 et 8, BONNET DE FEMME.

Le n° 6 est le fond et le havolet taillés d'un seul morceau.

Le n° 7 est la moitié de la passe.

Le n° 8 une des barbes ou brides.

On doit froncer le fond avant de le réunir à la passe.

Pour garnir le bonnet, il faut une bande longue de 1 mètre 50, haute de 15 centimètres, que l'on brode des deux côtés, en se servant du dessin de la barbe n° 8.

Le bonnet se brode sur nansouk ou sur mousseline, de 3 manières :

1° Au plumetis;

2° Au feston (très-léger);

3° Au point de chaînette.

Il pourrait également se faire, comme la voilette, en application de nansouk sur tulle d'Alençon, ou bien en mousseline à pois, garni de petites guipures.

9, Louise, gothique, plumetis.

10, Blanche, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

10 bis, A. D., gothique, plumetis.

11, Annie, anglaise ornée, plumetis.

12, COL A POINTE, plumetis et point de sable. Ce nouveau modèle se met avec une robe décolletée en pointe, ou bien avec une robe montante, dont on rentre dans le haut deux ou trois boutons. — Il se fait en mousseline ou en batiste double.

13, MANCHETTE dudit col.

14, S. T. enlacés; plumetis et point de sable.

15, Amélie, petite anglaise, plumetis.

16, C. G. enlacés; plumetis et feston.

17, B. B., romaine riche, plumetis.

18, A. D., romaine ornée, plumetis.

19, A. D., anglaise fleurie, plumetis et point de sable.

20, C. C. H. enlacés, anglaise et romaine, plumetis et point de sable.

21, Henriette, anglaise, plumetis.

22, Baby, romaine fleurie, plumetis.

23, Adèle, anglaise ornée, plumetis.

24, Ismérie, anglaise, plumetis.

25, Eudoxie, anglaise ornée, plumetis.

26, C. P. T. enlacés; romaine et anglaise, plumetis et point de sable.

27, Berthe, anglaise, plumetis.

CÔTÉ DES PATRONS.

28 à 53, ALPHABET pour linge de table et mouchoirs d'homme. On peut le broder en coton rouge ou en coton blanc couponné de rouge, c'est-à-dire retenu de distance en distance par du coton rouge. Les pois peu-

vent se faire au plumetis, au point de poste, ou se remplacer par de petits nœuds qu'on fait de la manière suivante : on pique l'aiguille en dessous de l'étoffe, de manière à ce que cette aiguille ressorte en dessus avec le fil, ce fil ayant été d'abord arrêté solidement à l'envers. On passe l'aiguille dans le fil comme quand on fait un nœud au bout d'une aiguillée de laine, en ayant bien soin que ce nœud soit tout près de l'étoffe ; si le coton est un peu fin ou qu'on veuille obtenir un pois un peu gros, il faut faire deux ou trois nœuds, les uns au-dessus des autres, après quoi, on repasse l'aiguille dans le même trou, et on procède à l'exécution d'un deuxième pois.

54, Écusson facile, au point de poste et broderie à la minute, avec E. B. enlacés ; anglaise, et une couronne de comte.

55, C. B. enlacés ; anglaise et romaine, plumetis.

56 à 62, CAMISOLE DE FEMME.

56, Devant.

57, Dos.

58, Manche.

59, Poignet du bas de la manche.

60, Col au plumetis, au feston, ou en broderie anglaise. Ce col est destiné à la camisole.

61, Manchette qui s'adapte au bas du poignet.

62, Ensemble de la camisole.

Ainsi que l'indique cet ensemble, les devants de la camisole sont plissés dans le haut, et les plis sont retenus par une patte. La partie qui doit être plissée est le carré du n° 58, compris entre les lettres E. F. Quand les plis sont faits, on taille une patte sur le modèle donné à droite du n° 64, et on fixe cette patte par des piqures sur les plis qu'elle sert à retenir.

La partie du devant comprise au delà de la ligne ponctuée qui commence au G, doit être rabattue pour former l'ourlet.

63 à 65, GILET de femme ou de jeune fille. Ce gilet est destiné à compléter l'Orientale donnée précédemment. Il remplace avantageusement les chemisettes de mousseline bouffantes ou plissées, qui sont d'un entretien fort coûteux, et, d'ailleurs ne me paraissent pas convenables pour jeune fille.

Ce gilet se fait en piqué blanc ou en jaconas. Boutons de percale ou de nacre. Il ne se compose que de deux parties :

63, Devant.

64, Dos.

Auxquelles on peut ajouter, comme l'indique l'ensemble du n° 65, de petites manches courtes et des poches.

Si le dos est un peu large du bas, on peut y ajouter une coulisse.

En piqué blanc, le gilet se borde d'un étroit ruban de percale ou d'un petit velours noir.

En jaconas, il peut être orné tout autour et à l'endroit des poches d'entre-deux et de valenciennes.

Le haut doit être garni d'une ruche de tulle, ou du col droit, donné en mars au n° 50.

Enfin, nous répétons que l'Orientale peut se faire, non-seulement en mousseline brodée, mais encore en piqué, en nankin, en toile, en alpaga, etc., se garnir de ruches ou de soutaches.

Robe de nankin, orientale *idem* bordée de velours noir, gilet de piqué blanc, également bordé de velours ; voilà une gentille et simple toilette qui aura beaucoup de succès.

66 à 71, REDINGOTE DE PETIT GARÇON de six ans.

Ce vêtement est celui que porte un des enfants de la planche d'avril. Il se fait en popeline ou en tissu de printemps, avec ornement de passementerie. Les bretelles indiquées sur l'ensemble du n° 71, et leur continuation sur la jupe, ne sont point rapportées, mais seulement simulées par des rangs de soutache. Les pattes des épaules sont seules rapportées, ainsi que le gros nœud de ceinture, accompagné de bouts que termine un effilé.

La jupe, dont il était inutile de donner le patron, se termine par une broderie en soutache, sur popeline ou sur taffetas ; la soutache peut se remplacer par des ornements de velours frappé, qui se vendent au mètre et qu'on applique autour de la jupe, sur les bretelles et sur les pattes. Cette jupe a 30 centimètres de long sur 1 mètre 30 de large.

66, Devant du corsage de la redingote.

67, Dos.

68, Patte. — Cette patte, de même étoffe que la redingote, doit être bordée d'un rouleau de taffetas, et appliquée sur les parties du devant et du dos où sa place est marquée. Les lettres de repère C rendent le raccord très-facile.

Les deux bouts, devant et derrière, doivent passer dans de petites boucles de jais ou d'acier, comme l'indique la gravure d'avril et le n° 71.

69, Manche.

70, Bouillon du haut de la manche.

71, Ensemble de la redingote.

72 à 75, VESTE ZOUAVE pour miss Lily.

72, Devant.

73, Dos.

74, Manche.

75, Ensemble de la veste, qui se fait en popeline, en piqué, etc., et se garnit de soutache comme l'indique le patron.

76 à 81, CHEMISETTE de mousseline, que miss Lily mettra sous sa veste zouave.

76, Moitié du devant qui doit être plissé entièrement.

77, Dos.

78, Ceinture sur laquelle doivent être montés le dos et le devant.

79, Manche.

80, Poignet du bas de la manche.

81, Ensemble de la chemisette.

La ceinture est cachée par le devant, qui retombe en formant le bouillon.

81 bis, Miss Lily parée de la veste et de la chemisette.

82 à 85, NOUVELLE PARURE dite solitaire, à cause du gros bouton qui ferme le col et les manches, et porte ce nom, ainsi que nous l'avons dit.

82, Patron du col (moitié). La ligne ponctuée marque l'encolure, et finit à l'endroit où commence la patte qui croise, ainsi que l'indique le n° 83. La partie comprise en dehors de la ligne ponctuée sert à monter le col sur le fichu.

Ce col se fait en jaconas double ou en batiste ; une piqure l'entoure, ainsi que les pattes. Sur chaque patte est une boutonnière indiquée sur le patron.

83, Ensemble du col.

84, Patron du poignet et du revers, à pattes comme le col. La patte la plus longue doit recouvrir l'autre.

La manche est un bouillon ordinaire en nansouk

ou en mousseline. Seulement, la fente d'en bas n'est pas la continuation de la couture qui réunit les deux côtés de la manche. On continue cette couture jusqu'en bas, et on pratique une fente d'environ 5 centimètres sur le dessus de la manche. De cette façon, le poignet ferme sur le bras comme ceux des chemises d'homme.

85, Ensemble de la manche et du poignet.

86, TOILETTE DE PREMIÈRE COMMUNIANTE.

N'ayant pu, sur la gravure du mois consacrée aux toilettes de printemps, faire figurer une première communiant, nous comblons cette lacune, en donnant sur la planche une figurine, dont la toilette nous paraît irréprochable, mais dont nous n'aimons pas l'air penché.

Robe de mousseline ou d'organdi, à double jupe; la première est garnie d'une large ruche à la vieille en mousseline.

Le corsage montant est plissé dans le bas et sur les épaules; un entre-deux retient les plis des épaules. Autour du cou, entre-deux surmonté d'une ruche de tulle. — Manches formées d'un bouillon, et d'un volant terminé par une ruche à la vieille, également en mousseline; sous-manches en mousseline terminées par un entre-deux formant poignet avec petite valenciennne. — Ceinture de taffetas à longs bouts. — Petit bonnet de tulle. — Voile de mousseline ou d'organdi, arrondi et tombant jusqu'au dessus de l'ourlet. — Souliers de taffetas blanc.

87 à 89, BRANCHE DE HOUBLON (fleurs en cuir). Découpez le cuir, mouillez-le, essuyez, nerved, pincez fortement la feuille en dessous, à partir de sa naissance; avec le médium et le pouce, formez légèrement les contours

Découpez cinq rangs comme le n° 88, mouillez, essuyez, creusez chaque pétale avec une petite boule, laissez sécher.

Quand les rangs sont secs, enduisez les d'une couche de teinture, et quand celle-ci est sèche, d'une autre de vernis.

Enfilez ensuite dans ces cinq rangs une perle de bois fixée à une petite tige de fil de fer : vous avez le fruit du houblon.

Pour garnir un cadre, faire des guirlandes, ou des bouquets sur des boîtes, des jardinières, des coffres à bois, etc., la guirlande de houblon est une des plus jolies.

Ces boîtes et ces jardinières se trouvent, en bois blanc, chez madame Beaussier, 43, rue de Richelieu.

90 à 93, BLAGUE. Cette blague peut se soutacher sur drap, cachemire ou cuir de Russie. Celle que nous avons vue chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré, était en drap noir avec application de velours.

Le grand ovale n° 91, qui occupe le milieu du dessin, était en velours bleu *Louise*, retenu par une fine soutache d'or. — Les deux rosettes étaient également en fil d'or, ainsi que toutes les parties indiquées par une ligne tremblée. Les dents de feston étaient en soutache bleu *Louise*.

On pourrait supprimer l'application de velours du milieu et découper seulement, en velours, les deux rosettes, dont les contours seraient arrêtés par un fil d'or.

Brodée au point de chaînette avec des cordonnets de trois nuances, allant en dégradant (foncé, moyen,

clair,) soit bleu, vert ou orange, cette blague est encore très-jolie.

Quand les quatre parties semblables au n° 90 sont terminées, on les réunit par un surjet fait à l'envers.

On fait, sur le même patron, un petit sac de *baudruche*, qu'on introduit dans l'intérieur de la blague et qu'on fixe autour par quelques points.

Au bord de la blague, on fait une coulisse dans laquelle on passe deux ganses de soie terminées par de petits glands.

Sur les quatre coutures on coud une ganse plus fine, et, enfin, un gland à l'extrémité inférieure.

Sur les pois que l'on remarque entre les rangs de feston, on peut coudre des paillettes d'or ou d'acier ou faire de simples pois au point de chaînette.

Nous avons donné l'année dernière une jolie bourse au crochet, à laquelle nous renvoyons : c'est un charmant souvenir à offrir à une première communiant.

Le sac est aussi un objet que l'on aime à donner ce jour-là à une amie; on peut le faire au filet ou au crochet, en cordonnet blanc. Le dessin de crochet le plus simple est le plus convenable et le plus solide.

On fait une chaîne d'une longueur égale à celle que l'on veut donner au sac; sur cette chaîne, on fait 3 brides, 3 mailles chaînettes, 3 brides sur les 3 mailles chaînettes suivantes, — 3 mailles chaînettes, 3 brides, etc. Quand le rang est fini, sans casser le cordonnet, on continue en tournant, faisant 3 mailles chaînettes au-dessus des 3 brides, et 3 brides au-dessus des mailles chaînettes, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait obtenu une hauteur à peu près égale à la largeur.

Autour de l'ouverture et du sac, on fait deux ou trois petites dents formées de 5 mailles chaînettes. Dans chaque maille chaînette du dernier rang, on peut faire une demi-bride.

Le sac de crochet se double d'un sac de taffetas de même grandeur.

Dans le dernier rang qui précède la dentelle, on passe deux ganses de soie ou deux rubans destinés à fermer le sac.

Si on voulait donner plus de prix à ce présent, on pourrait ajouter, en faisant le crochet, des perles fines (imitation, bien entendu) : une perle sur chaque bride qui forme le milieu du quadrillé, et aussi une perle sur le milieu de chaque dent.

Une dernière manière de faire ce sac, c'est de le tailler en beau taffetas blanc ou en satin, et de broder, sur l'un des côtés, au passé, au point de chaînette, ou en perles blanches, le chiffre de l'enfant; et de l'autre côté la date de la première communion.

Le même travail peut s'exécuter pour un dessus de livre destiné aux cantiques, dessus de livre en taffetas, moire ou satin.

Les bouts de la ceinture de taffetas, peuvent également se broder au passé ou au point de chaînette en soie blanche.

MODES.

Un simple coup d'œil, donné à vos planches et à vos gravures, a dû, chères enfants, vous mettre au courant des nouveautés, avant même que vous pressiez la peine de lire les explications.

La gravure des mantelets et la grande planche rose

qui l'accompagne, vous donnent les modèles et les patrons des vêtements de printemps. Aux amples renseignements donnés plus loin à ce sujet, renseignements auxquels je vous renvoie, je n'ajouterai qu'un mot en faveur du *paletot* de taffetas, qui se porte le matin et sera assez commode pour voyages. Il est doublé de taffetas de couleur, soit uni, soit quadrillé, et piqué en soie blanche sur toutes les coutures. Un petit col l'accompagne.

Je mentionne, en passant, ce vêtement, non pour vous le conseiller, car il revient fort cher, mais parce que vous le verrez certainement occuper une place d'honneur dans les plus grandes maisons de nouveautés, et que, bien sûr, vous seriez étonnées de mon silence.

Ne vous préoccupez donc pas trop de votre vêtement de demi-toilette; si votre burnous de l'année dernière est encore frais, enlevez le capuchon, et faites avec ce capuchon un petit collet. Mais si ce burnous est un *arabe pur sang*, gardez-vous d'y toucher: il se porte toujours, et rien ne peut le remplacer, en voyage surtout. Il est chaud quoique léger, et offre l'insurpassable avantage de pouvoir affecter deux formes, selon que vous froncerez le capuchon ou le laisserez tomber.

Pour vous habiller, rien de mieux que la confection de taffetas, dont vous avez le patron, grandeur naturelle, sur la planche. Garnissez-la, de chichorées de taffetas, de petits volants, ou de guipures très-basses.

Pour vos grandes toilettes d'été, ayez un châle de mousseline, soit le châle dont nous avons donné le dessin en janvier, soit une pointe double unie, seulement festonnée au bord. La planche du mois prochain renfermera un feston surmonté de gros pois, très-convenable pour cet usage.

Cet été, comme l'année dernière, les jeunes filles porteront beaucoup de toilettes d'une seule couleur: robe et châle de même étoffe, jaconas et barège, bleu, rose ou gris.

Les robes claires se font toujours à volants, soit six petits volants dans le bas de la jupe, soit 10 volants couvrant toute la jupe. Chez Fauvet, nous n'avons vu que des tailles rondes avec des ceintures à longs bouts nouant derrière la taille.

Ces corsages sont montants ou un peu décolletés; dans ce dernier cas, un fichu pareil à la robe ou bien de tulle ou d'organdi, est indispensable. Pour jeune fille, de 10 à 15 ans, ce fichu se noue par derrière à l'aide de longs bouts garnis, comme le fichu, de petits volants ou de ruches.

Les jeunes femmes portent des robes ouvertes devant, en cœur, avec ou sans revers; ce qui a nécessité un changement dans la forme des cols. La planche de broderies vous donne le nouveau modèle adopté; cette parure, dite à *châle*, se fait en mousseline, en tulle ou en jaconas double.

Comme nouveauté en lingerie, nous vous envoyons aussi la *parure solitaire*.

Quant aux manches à coude, fermant au poignet, qui ont eu cet hiver assez de succès pour les toilettes négligées, elles devront faire place cet été aux manches ouvertes, si fraîches et si gracieuses, soit très-amples avec jockey dans le haut accompagné d'un nœud de dentelles, soit demi-larges, ouvertes sur le côté et garnies de chichorées de taffetas.

Pour voyage, rien ne remplace la manche à coude

qui permet de simplifier le contenu des caisses en rendant superflus les articles de lingerie. Une demi-douzaine de manchettes empesées, posées à plat au fond d'un compartiment, tiennent à elle seules moins de place qu'une seule manche bouffante. La simplification a même été portée plus loin: aux manchettes de batiste on substituera, dit-on, des poignets de maroquin, la plupart noirs ayant au milieu un chiffre en or, ou seulement de petites fleurettes, des signes héraldiques; les petits dessins dits *croisettes*, ont beaucoup de succès.

La ceinture de maroquin, fermée par une boucle russe, est le complément indispensable de cette toilette, qui sera peut-être très-bien et très-mal portée, comme toutes les nouveautés peu coûteuses. En voyage, toutefois, vous pouvez vous la permettre.

Une autre invention, bien utile, celle-là, et que je vous recommande particulièrement, c'est le fixateur voilette. Il n'en est pas une parmi vous, mes enfants, qui, depuis longtemps, n'ait remplacé le ruban de sa voilette, — ce vilain ruban qui se dénoue facilement et cause ainsi des pertes sensibles, — par un étroit caoutchouc, dont les deux bouts ont été par vous solidement cousus, ce qui vous permet de vivre en toute sécurité.

Ce caoutchouc vient d'être perfectionné: vous n'aurez plus même la peine de faire quelques points: chaque bout est ferré, à peu près comme un lacet, et ces deux bouts entrent l'un dans l'autre, à l'aide d'un petit mécanisme fort simple.

Les chapeaux de printemps sont charmants et simples pour jeunes filles: des capotes de crêpe n'ayant d'autre garniture qu'un nœud posé sur le côté de la passe très-près du fond. Ce nœud est plat, retenu par deux boules de jais, d'or ou d'acier, et terminé par un seul bout, au bord duquel est cousu un effilé mousse.

Capote de crêpe gros vert, passe coulissée, fond plat, bavolet de crêpe, nœud de taffetas, une rose dessous.

Aux tours de tête de blonde, on substitue en ce moment des tours de tête de tulle de soie double et bouillonné: c'est beaucoup plus léger et plus seyant au visage.

Les fleurs ont repris leur faveur; on en portera beaucoup, même sur les chapeaux amazones. En revanche, les plumes de coq sont bannies, on les remplace par des pompons de fleurs placés sur le devant du chapeau, nous parlons des chapeaux ronds pour jeunes filles ou enfants.

La forme calañese de l'année dernière est modifiée et s'appelle maintenant *Glocester*. Pour petites filles, ce chapeau se fait en paille noire, mouchetée de blanc, et ne se borde pas.

Pour petit garçon, on remplace, sur le chapeau François 1^{er}, la touffe de fleurs par un pompon de plumes frisées, également posé devant.

Pour grande toilette, la paille d'Italie remplace la paille mouchetée.

Le paletot à double collet, tous deux partant du tour du cou, le premier très-petit, le deuxième arrivant jusqu'aux épaules, est, pour enfant, un charmant vêtement de demi saison; il se fait en flanelle, ou en drap léger, généralement gris, quadrillé de noir, et se borde, ainsi que les collets et les manches, de flanelle rouge ou bleue, retenue par un point anglais.

La robe de petite fille, dite *Princesse*, est la seule

nouveauté : taillée d'un seul morceau, comme la bas quine, elle offre de chaque côté du devant des revers ornés de ruches, revers qui, partant du haut, vont en diminuant jusqu'à la ceinture, et s'élargissent ensuite en allant jusqu'en bas de la jupe.

Les robes, comme les blouses, se soutachent beaucoup, soit soutache noire sur un vêtement de couleur, soit soutache de couleur sur un vêtement gris.

La popeline et les tissus légers sont les seuls employés.

Pour baby, pas de grands changements : toujours des robes blanches brodées au-dessus de l'ourlet, petites manches bouillonnées terminées par un volant brodé. Corsage décolleté carrément.

Passons maintenant à l'explication des cinq toilettes de notre gravure.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MANTELETS.

Première toilette. — VISITE (voir l'explication des patrons) Robe Mancini en taffetas. Le corsage et le devant de la jupe sont entièrement garnis de pattes ou brandebourgs de taffetas, larges de deux centimètres, qui vont en diminuant de longueur jusqu'à la ceinture, et s'élargissent depuis la ceinture jusqu'en bas de la jupe. Chaque patte est entourée d'un rang de petite paille excessivement étroite, couleur paille. Les manches larges ont des ornements analogues. Chapeau de paille d'Italie et de blonde, fond et calotte de paille d'Italie. Passe de tulle couverte de blanches. De chaque côté, deux grosses épingles d'or. Bavolet de taffetas blanc, brides blanches.

Deuxième toilette. — DINORAH. — Robe diagonale, le nouveau taffetas est ainsi appelé parce que les rayures, au lieu d'être en long ou en large, suivent des directions obliques. Corsage rond, ceinture russe, manches demi-larges, revers.

Chapeau de crin blanc. Bavolet de taffetas mauve, recouvert d'une dentelle retenue dans le haut par une patte de taffetas qui passe dans des boucles de jais. Toulles de plumes de deux couleurs, blanc et mauve. Brides mauves.

Troisième toilette. — EURYDICE. — Robe Marguerite à riches bouquets pompadour. Jupe unie, corsage châle, un peu ouvert. Chapeau de crêpe blanc, bavolet de taffetas mais, brides mais en ruban brodé. — Bouquet de boutons d'or sur le côté. — Écharpe de blonde tombant un peu sur le front.

Quatrième toilette. — ISABELLE. — Robe de taffetas chiné. — Capote de tulle bouillonné ; les bouillons sont retenus de distance en distance par de petites marguerites roses. Dessous, toulles de marguerites. — Bavolet rose.

Cinquième toilette. — FAVORITE. — Robe maréchale. Le corsage, plat du haut, est froncé dans le bas ; devant et derrière, une garniture formée d'un volant découpé commence où les plis finissent, et simule ainsi une berthe. — Manches froncées du haut et du bas, très-amplies au milieu. — Chapeau de paille de riz, avec toulles de roses du roi sur le côté et sous la passe.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS (MANTELETS).

Patrons réduits au dixième.
Visite. — Ce mantelet, très-gracieux, se compose de quatre parties.

N° 1, — Devant.

N° 2, — Volant du devant.

N° 3, — Dos.

N° 4, — Volant du dos.

Le corps du mantelet est garni d'une passementerie quadrillée, au-dessous de laquelle est un bouillon qui cache la tête du volant et celle du premier rang de dentelle.

Un autre bouillon passe au milieu du volant, cachant la tête du deuxième rang de dentelle.

Deux bouillons garnissent le bas du volant.

La garniture du devant est la même.

Pour ce vêtement, il faut 7 mètres de taffetas, de 60 centimètres de large.

Dinorah (n° 5). — Le modèle est coupé comme le burnous, avec cette seule différence qu'il est arrondi devant.

Les quatre derniers rangs de volant ont 20 centimètres de large. — Les deux rangs du haut ont 15 c. derrière et vont en diminuant à mesure qu'ils s'approchent du devant, n'ayant plus que 4 centimètres dans cette partie.

Le premier volant (celui du bas) commence à la taille et se coud au bord du vêtement. Celui du dessus part du milieu du dos, passe au-dessus de l'ouverture pratiquée à la hauteur du bras, cache cette ouverture, et descend en faisant le tour du vêtement, au-dessus du volant du bord.

Le troisième volant commence à l'ouverture et fait le tour jusqu'à l'autre ouverture.

Le quatrième est le même que le deuxième qui tourne, comme nous l'avons expliqué.

Le cinquième et le sixième, formant capuchon, sont terminés par des nœuds avec bouts.

Pour ce vêtement, il faut 2 mètres 50 de taffetas, de 1 mètre de large, sans compter les volants, dont on peut diminuer le nombre à volonté.

Ne pas oublier que le volant froncé perd un tiers de sa longueur, et que par conséquent, pour avoir 50 centimètre de volant, il faut 75 centimètres de longueur d'étoffe.

Eurydice, et non *Henrytha*. — Le devant est plat comme un devant de paletot, le dos plissé à un apicement (les plis sont indiqués). La manche est pagode, garnie de passementeries posées en parement. Sur la berthe, cette passementerie affecte la forme de fers à cheval.

Des guipures ou des dentelles terminent la berthe et les manches.

N° 6, — Devant.

7, — Apicement du dos.

8, — Dos.

9, — Manche.

10, — Berthe (devant).

11, — Berthe (dos).

4 mètres 50, d'un taffetas de 1 mètre de large, suffisent.

Isabelle, et non *Babelle*. — Ce pardessus n'est autre que la polonaise à dos large et froncé.

N° 12, — Dos.

13, — Petit côté du dos.

14, — Devant.

15, — Manche.

16, — Poignet de la manche.

17, — Parement.

18, — Pèlerine, dos.



*Costume de l'Empereur de
Russie*

Favorite

A. Portier sculp.

Ayuntamiento de Madrid

Nº 17.

Bruxelles

Amsterdam Westersch Nieuwendyk Over S. Nicolas Straat

GAGELIN.
PARIS



*Robe de Visite de la 'salon' de Paris
Lanquet, Del.*

Visite

Dinorach

Eurydyce

Isabelle

Favorite

A. Portier del.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.
Ayuntamiento de Madrid

28^e année Mai 1860

Amsterdamsche Drukkerij, Rue du Casino n° 12 Porte de Cologne

N° V.

Amsterdam, Drukkerij Nieuwendijk, Over St. Nicolaas Straat

19, — Pèlerine, devant.

La manche large est terminée par un poignet. La pèlerine ronde par une dentelle ou un volant avec tête, haut de 15 centimètres.

Ce vêtement exige 8 mètres de taffetas de 60 centimètres de large.

PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Favorite. — Ce vêtement, très-simple et peu dispendieux (3 mètres 20 de taffetas de 60 centimètres), est destiné aux jeunes filles. Le devant et le dos sont d'un seul morceau. Le volant et la berthe sont rapportés.

La garniture est en rapport avec la simplicité du mantelet : une guipure basse est posée à plat au bord du mantelet et de la berthe; le premier rang est surmonté d'un autre rang formant des ondulations. La guipure peut être remplacée par des chorées de taffetas découpé.

EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

Exécuté sur canevas de soie, ce joli dessin conviendrait pour écran, dessus de buvard, dessous de lampe, etc. Brodé sur canevas ordinaire, les fleurs en soie d'Alger, le paysage en chenille, il ferait un très-beau coussin. Pour chaise, on peut se servir de la guirlande seule, remplaçant le paysage par un chiffre.

Enfin, deux mots en faveur de la *Bohémienne*, de M. A. Rocheblave, Parler musique sort tellement de nos attributions ordinaires, que notre intention n'est nullement d'envoyer à nos amies une appréciation savante du vaudeville qu'elles recevront avec ce numéro; nous voulons seulement appeler leur attention sur les débuts de ce jeune compositeur, dont l'œuvre sera accueillie comme elle le mérite par toutes les personnes capables de juger une composition musicale sur sa valeur réelle, et non pas sur le nom dont elle est signée, du moins c'est notre espoir.



ÉPHÉMÉRIDES

15 Mai 1643. — Mort de Louis XIII.

Louis XIII, après la mort de Henri IV, devint roi sous la tutelle de Marie de Médicis, sa mère. Majeur à quatorze ans, époux d'Anne d'Autriche, il se laissa gouverner par Concini, favori de la reine-mère, ce qui excita parmi les seigneurs une sédition dont Concini et sa femme tombèrent victimes. Il donna alors toute sa confiance au duc de Luynes, qui l'amusait, ce que ce monarque, d'humeur morose et triste, appréciait fort. De Luynes mourut en 1621, au siège de Montauban; le cardinal de Richelieu le remplaça, mais, en sa personne, le roi et l'État avaient trouvé leur maître. Avec Richelieu, Louis XIII est partout

vainqueur; il enlève aux protestants La Rochelle (1628), il bat le duc de Savoie, et, dans ces différentes guerres, il montra lui-même une bravoure remarquable. Des conspirations contre le ministre, fomentées par le frère même du roi, Gaston d'Orléans, troublèrent ce règne; Richelieu, cependant, triomphait de tous ses ennemis; sa mort précéda d'un an celle de Louis XIII, qui mourut dans de grands sentiments de piété, et fut assisté et consolé dans ses derniers moments par le grand Vincent de Paul.

M. Bazin est l'auteur d'une excellente *Histoire de Louis XIII*.



Mosaïque

PRIX DE L'AUMÔNE.

Un homme riche et peu charitable eut un songe. Il se vit au tribunal de Dieu ; les péchés, les iniquités de sa vie étaient amassés dans le plateau d'une balance et la faisaient pencher vers l'enfer ; il frémissait..... son ange gardien apporta tout à coup un pain, un seul pain, qu'il posa dans l'autre plateau, et qui le fit descendre au niveau du premier. Ce pain avait été accordé par le riche à l'importunité d'un mendiant. « Tâche d'amasser d'autres pains et de les apporter ici, dit l'ange, afin que le plateau du bien l'emporte sur celui du mal. »

Il se réveilla, et, frappé de ce songe, il ne vécut plus que pour les pauvres.

Les femmes, selon nous, doivent avoir du goût et de la facilité pour l'étude plutôt que beaucoup de savoir. Il n'est pas du tout fâcheux que le désir de s'instruire l'emporte chez elles sur l'instruction. Tâchons de leur donner l'habitude de l'application, l'envie de saisir les idées nouvelles. Inspirons-leur même un

certain goût pour lutter contre les difficultés, et faisons-leur grâce de la science.

M^{me} NECKER DE SAUSSURE.

Laissez couler l'eau sous les ponts, laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire faibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes; vous ne saurez les refondre, le plus court est de les laisser et de les souffrir. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux, et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'était pas.

FÉNÉLON.

CHARADE.

Pour mon premier, j'aurais choisi la France,
Pour mon second, j'aurais choisi trente ans,
Et pour mon tout, je prendrais au printemps
Un des sites de la Provence.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : *Le mensonge va plus vite que la vérité.*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

